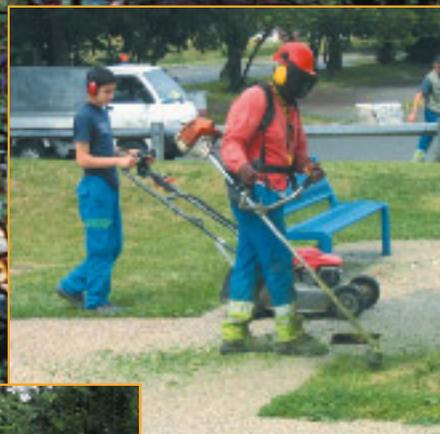


# Patrimoine en VAL DE FRANCE

N° 2, Septembre 2004

## NATURE ET VILLE





En couverture :  
 Pleine page : Sarcelles  
 En incrustation : à gauche, Arnouville-lès-Gonesse  
 au centre, Garges-lès-Gonesse  
 à droite, Villiers-le-Bel



# plus forts ensemble

## La nature : un trait d'union pour nos villes

L'action de la Communauté d'Agglomération Val de France s'intensifie et la transformation de notre paysage urbain est aujourd'hui visible sur l'ensemble du territoire intercommunal.

En effet, après l'inauguration de la nouvelle sous-préfecture de Sarcelles, un symbole fort pour l'Est du Val-d'Oise, c'est tout un quartier qui s'aménage.

Deux autres grands projets urbains sont en cours : la rénovation des pôles gare de Garges/Sarcelles et de Villiers-le-Bel/Arnouville.

Le premier permettra d'accueillir le tramway qui viendra de Saint-Denis, le second améliorera l'interconnexion des transports pour le plus grand confort des voyageurs.

Notre paysage urbain change, signe de l'impulsion politique intercommunale donnée depuis plusieurs années.

Ce numéro 2 de Patrimoine en Val de France poursuit la présentation de nos communes en croisant les regards sur le thème «nature et ville».

La nature fait partie de l'histoire de notre patrimoine urbain et participe du sentiment de bien vivre.

L'environnement est une des compétences de Val de France.

Les actions sur l'environnement viennent renforcer nos efforts sur le développement économique, l'aménagement et l'habitat.

Croiser les regards sur la nature et la ville, c'est s'interroger sur notre histoire ancienne et récente, celle des villages et des grands ensembles.

Un trait d'union que vous pourrez découvrir au fil des ces pages.



**Dominique Strauss-Kahn,**  
Président de la Communauté  
d'Agglomération Val de France,  
Député du Val-d'Oise.

## 1 La nature : un trait d'union pour nos villes

Dominique Strauss-Kahn

## 3 Editorial

La rédaction

## 4 Le parc du château d'Arnouville

Jean-Jacques Vidal

## 7 Révolution industrielle au bord du Crould

José Garcia

## 10 Des rivières à redécouvrir

La rédaction

## 12 Le quarante-deux de Sarcelles

Etienne Quentin

## 15 Naissance d'une ville à la campagne

Muriel Barret-Castan

## 18 Portraits de jardiniers

Béatrice Cabedoce

## 21 Des demeures bourgeoises aux parcs publics

Maurice Bonnard

## 24 Jardiniers des villes

Laëtitia Franceschi

## 27 Et si on allait au parc ?

Elèves du collège Voltaire de Sarcelles



Arnouville : le jardin d'hiver.



Jardin du quartier Carnot à Garges



Au bord du Petit Rosne à Sarcelles.



Parc du Gingko à Villiers-le-Bel.

## 30 Fiche pédagogique : les différents visages de la nature en ville

## 32 Fiche pédagogique : inondations et aménagements des rivières

## 34 Fiche pédagogique : le modèle des cités-jardins

## 36 Autres regards

## 38 Pour en savoir plus

## 39 Chantiers du patrimoine :

### 40 Mémoire de la Libération

### 41 Photos de classe

### 42 L'art équitable : portraits gargeois

### 43 Quand la fiction rejoint la réalité

### 44 Création de la Mission Mémoires et Identités en Val de France

### 45 L'invité : la Maison de Banlieue et de l'Architecture d'Athis-Mons

### 46 En bref

**Directeur de la publication :** Marthe Meneghetti-Défossez. **Rédactrice en chef :** Catherine Roth. **Rédacteur en chef adjoint :** Joël Godard. **Secrétaire de rédaction :** Sophie Astic-Heisserer. **Rédaction :** Muriel Barret-Castan, Maurice Bonnard, Béatrice Cabedoce, collégiens de Sarcelles, Laëtitia Franceschi, José Garcia, Jacqueline Meillon, Claire Morère, Daniel Nénin, Etienne Quentin, Philippe Raimbault, Catherine Roth, Jean-Jacques Vidal. **Maquette et mise en pages :** Abdel Grich, Florence Mathieu. **Photogravure :** Aurélie Petitjean. **Préresse :** Conseil Graphique - Editions du Valhermeil. **Impression :** Corlet S.A. **ROUTAGE :** GIS.

#### Credit photographique et illustrations :

Archives départementales du Val-d'Oise : 4, 5 haut, 7. E. Allouche/mairie de Sarcelles : couv pleine page. David Blondin : couv. bas, 2 b, 3, 29 bas, 30-31. Maurice Bonnard : 2 c, 2 d, 10, 11 droite, 17 ht droite, 18 ht, 19 droite, 20 droite, 21, 22 droite, 23 ht gauche, 23 droite, 28 bas, 34-35, 39 gauche bas, 44 2° et 3°. Club des Belles images: 11 bas. Collégiens de Sarcelles : 27, 28, 29 sauf 29 bas. Conseil général du Val-d'Oise : 44 ht. Andréas Gal : 36, 37, 3° de couv. Francis Galan / Diagonales : 22 gauche, 23 bas gauche. Dominique Foussard : 5 bas. Laëtitia Franceschi : couv. droite, 24-26. IGN : 30 centre. Jean-Yves Lacote/Conseil général du Val-d'Oise : 20 gauche, 4° de couv. Le Lien des Coopératives de construction n°6 1962 : 15 bas, 17 ht gauche, 44 bas. Le Lien n°34 1969 : 17 bas gauche. Virginie Loisel : 42a. Maison de la banlieue et de l'architecture : 39 droite bas, 45. Maison du patrimoine, Sarcelles : 39 ht gauche, 40. Philippe Lhomel : couv. gauche, 6 droite, 18, 19 gauche. Le Parisien Libéré : 16. Passé d'Arnouville, Mairie d'Arnouville, 2 ht, 6 gauche. Passé d'Arnouville : 39 droite centre, 41. Guillaume Ponsin : 42c et d. Etienne Quentin : 12-14. Philippe Raimbault : 39 ht droite, 42 b. Syndicat Intercommunal pour l'aménagement hydraulique des vallées du Crould et du Petit Rosne : 32-33. Ville de Garges-lès-Gonnesse : 8, 9, 15 ht, 17 droite bas.



Cette publication fait l'objet d'une demande de subvention Fonds structurels européens (Feder objectif 2).

# Editorial

Le voyageur empruntant pour la première fois le RER entre les gares de Garges-Sarcelles et de Villiers-le-Bel-Arnouville peut être surpris en découvrant les vaches qui paissent au bord de la voie ferrée, non loin des immeubles de la Muette. Pourtant cette image constitue un saisissant condensé de l'histoire de ce territoire.

Autrefois, c'était la campagne. Mais pas n'importe laquelle. Celle qui vivait sous l'emprise de la ville de Paris, l'approvisionnant en produits agricoles, lui offrant des lieux de villégiature, lui fournissant des sites pour l'implantation d'usines. Ces intérêts citadins ont profondément marqué la vie locale, sans toutefois lui ôter son caractère rural.

Puis la capitale s'est approprié la campagne pour y déverser le trop plein de ses habitants. A l'implantation pavillonnaire amorcée à la fin



du 19<sup>ème</sup> siècle a succédé la création des grands ensembles à partir des années 1950. Ce mouvement d'urbanisation a absorbé peu à peu champs et vergers, ne laissant que quelques terres agricoles dans les interstices d'un espace devenu banlieue.

La nature est cependant aussi au cœur des villes. Elle a été re-créée par les aménageurs et les habitants, sous forme de jardins pavillonnaires, de cités-jardins, d'espaces verts, d'alignements d'arbres, de jardins familiaux, de parcs publics, de balcons fleuris, de ronds points paysagers... Autant de conceptions diverses de la nature en milieu urbain, qui se sont transformées en même temps que notre société et qui ont laissé leur empreinte sur le territoire.

Pour nous raconter ces paysages en constante évolution, de nombreux auteurs ont pris la plume. D'ici ou d'ailleurs, pour leur plaisir, leurs études ou leur travail, ils partagent une même envie de révéler des aspects méconnus de cette banlieue qui, loin de se résumer à du béton, fait la part belle aux éléments naturels.

**La rédaction**

**Mission Mémoires et Identités  
en Val de France  
et  
les Editions du Valhermeil**

# Le parc du château d'Arnouville

Nombreux ont été les domaines de plaisance édifiés aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles par les nobles dans les campagnes des environs de Paris. A Arnouville, Jean-Baptiste de Machault a fait appel à des architectes à la mode pour créer un château et de fastueux jardins. Le domaine a été transformé en centre horticole au XX<sup>e</sup> siècle.

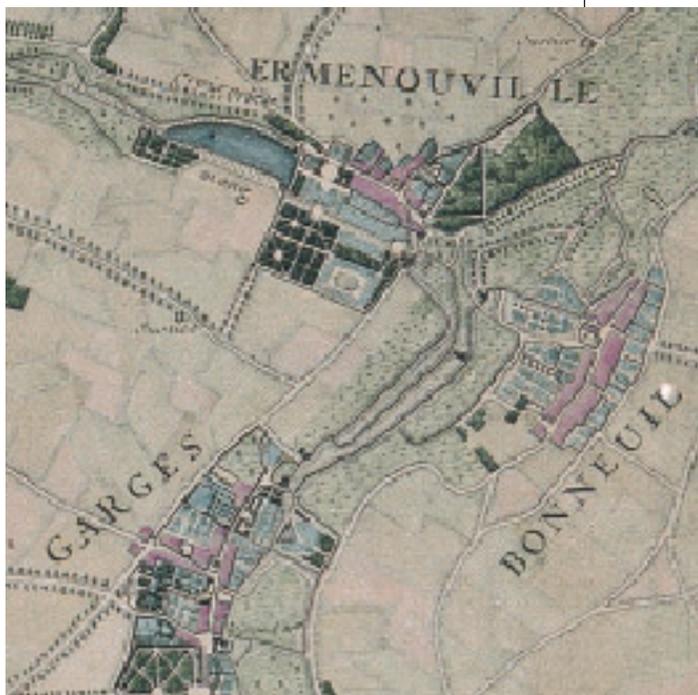
Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la plupart des terres d'Arnouville appartenaient à Louis Charles de Machault qui y possédait un petit château, plus exactement un pavillon de chasse agrémenté de jardins traversés par un canal. Lorsqu'il mourut en 1750, son fils Jean-Baptiste de Machault, alors ministre du roi Louis XV, hérita du domaine. Il conçut alors l'édification d'un nouveau château et fit appel à des architectes renommés qui dressèrent des plans grandioses : Contant d'Ivry et Chevotet.

## Des dépenses folles

Les travaux entrepris furent très importants. Dans une lettre du 7 août 1751, le marquis d'Argenson notait : «Machault fait des dépenses folles à son château d'Arnouville. Il a abattu le village et fait devant sa maison une place publique grande comme la place Vendôme.» Au sujet de ces travaux, Dezallier d'Argenville écrit en 1761, dans les *Voyages pittoresques des environs de Paris* : «Ils ont été considérables et d'une grande difficulté par les obstacles que produit naturellement un terrain inégal où il fallait tout créer.» On édifia d'abord une aile du château, avec une chapelle, de grandes annexes (écurie, basse-cour, orangerie), et on procéda à tous les aménagements du parc. Un magnifique portail fut dessiné par Contant d'Ivry et exécuté par un artiste serrurier d'Arnouville, Jean-René Nesles. Après la disgrâce de Machault, les grands travaux s'arrêtèrent. Le château était inachevé, même s'il était habitable. En revanche, l'aménagement du parc était terminé.

## Un jardin anglais réputé

Une carte des chasses nous indique le dessin du parc, le tracé des parterres, le grand canal et l'étang constitué par le Rosne élargi. Le parc, d'une surface de plus de trois cents arpents, était composé de parterres, de boulingrins et de nombreux bosquets. Dezallier mentionne «de belles eaux, dont la plus belle pièce a près de vingt-cinq arpents. Elle communique à un canal sur les bords duquel on a fait des plantations qui ne laissent rien à désirer. Une petite rivière qui côtoie cette grande pièce a été forcée par le génie et la précision des opérations de Mr de



Carte de 1742 avant l'édification du nouveau château.

Parcieux de remonter à un réservoir qui fertilise de magnifiques potagers.» Le parc comptait parmi les jardins anglais les plus réputés de l'époque. Il fut décrit avec enthousiasme par un amateur de jardins du nom de Hirschfeld : «Le parc d'Arnouville offre les beautés simples de la nature qui se montrent en grand et sont distribuées avec goût. Il est peu de jardins où l'on puisse errer avec plus de liberté et jouir des attraits de toute la contrée environnante.»

## Rendez-vous avec l'Histoire

Le château et son parc furent confisqués par la Révolution en mars 1794, puis restitués en 1796 à leur légitime propriétaire, Charles-Henri de Machault, troisième fils de Jean-Baptiste de Machault. En 1815, après Waterloo, le château fut le théâtre d'événements politiques importants, lors du retour du roi Louis XVIII, qui séjourna trois jours chez le Comte d'Arnouville avant son entrée à Paris. Une grande fête champêtre donnée dans le parc clôtura le séjour du roi à Arnouville. De nombreux Parisiens étaient venus rendre hommage au souverain en se joignant aux émigrés de retour d'exil et aux troupes étrangères qui l'accompagnaient. Cette fête a été racontée par l'officier anglais Cavalié Mercier, dans son *Journal de campagne de Waterloo* : «Du 7 juillet 1815. A Arnouville, je fus balayé dans les jardins du palais et me trouvai au milieu d'une fête champêtre [...]. De nom-



Carte des chasses, 1764-1773. Le domaine après les travaux de Machault.

breux groupes savouraient, en même temps que leur repas, la fraîcheur embaumée et l'ombre des beaux arbres et des massifs d'acacias, de laburnum, de seringas. [...]. Des rires joyeux et parfois un "Vive le Roi!" résonnaient de tous côtés, auxquels répondaient les cris puissants de la foule assemblée au dehors et anxieuse de revoir de nouveau son vieux Roi.»

### Une succession de transformations

En 1841, les grandes dépendances furent réaménagées. Les écuries et la basse-cour furent démolies et remplacées par de beaux parterres ; seule l'orangerie fut conservée. La vue sur le château depuis le portail y gagna beaucoup. Le château resta la propriété de la famille Machault jusqu'en 1869 : Charles-Henri de Machault, qui en avait hérité de son père Jean-Baptiste, l'avait transmis à sa fille, la Comtesse de Choiseul. Mais lorsque celle-ci mourut, de

nombreux propriétaires se succédèrent et apportèrent des transformations au parc. La baronne de Rothschild, propriétaire du château de 1871 à 1874, fit transporter la magnifique grille du portail dans une autre de ses propriétés, aux Vaux-de-Cernay. En 1892, la plupart des belles statues qui décoraient le parc furent déplacées à Garges. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, le canal et l'étang étaient encore animés par des cygnes et des barques de promenade les parcouraient à partir de deux embarcadères. Puis l'étang fut comblé et une partie du canal fut utilisée pour créer des cressonnières.

### Des activités horticoles pour soigner et éduquer

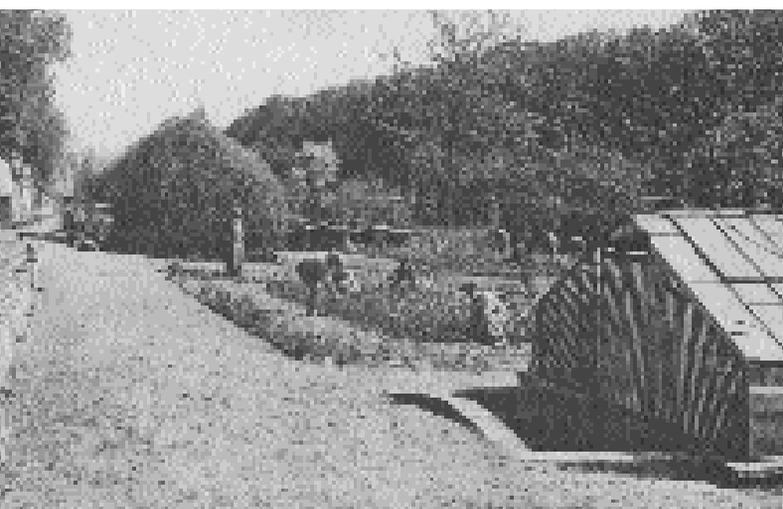
En 1921, le château fut racheté par madame Hérold pour créer et installer un centre de rééducation, sous l'égide de l'association Assistance aux Blessés Nerveux de la Guerre



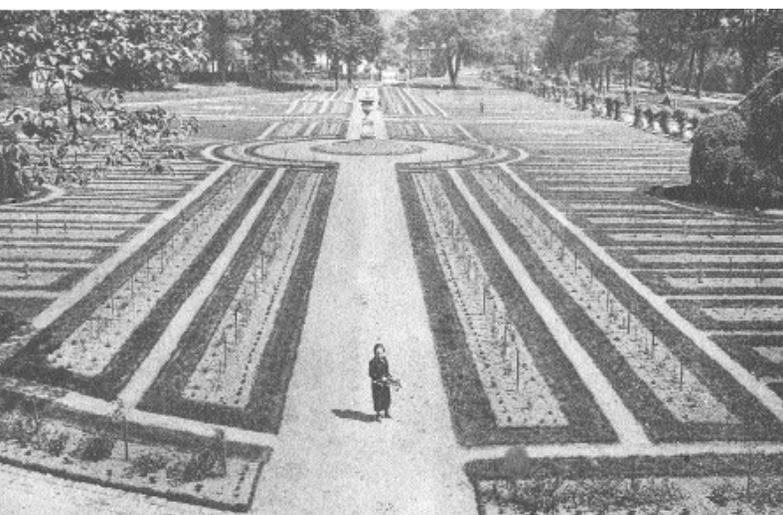
Ce tableau (détail) de 1781, actuellement au château de Thoiry, est présenté comme la représentation du château d'Arnouville à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La peinture montre dans une perspective profonde une vue détaillée du château et de ses dépendances, avec au premier plan le grand canal et des pièces d'eau. Mais il est impossible de savoir si ce tableau est la représentation réelle du domaine de Machault, ou l'esquisse d'un projet non réalisé complètement. (Reproduit avec l'aimable autorisation de madame A. de La Panouse).



*Les grilles dessinées par Contant d'Ivry, transférées aux Vaux-de-Cernay.*



*Assistance aux blessés nerveux de la guerre. La culture des fleurs.*



*La roseraie du château.*

(ABNG). Les blessés de la grande guerre de 14-18 étaient réinsérés par la pratique de travaux horticoles (pépinières, plantations...). L'établissement « Le Château », comme on l'appelle encore aujourd'hui, devint ensuite un centre d'apprentissage horticole pour des enfants souffrant de déficience mentale. Depuis quelques années, l'ensemble du domaine appartient à l'association Entraide Universitaire qui, avec l'Education Nationale, assure la formation d'adolescents en les préparant à des métiers horticoles.

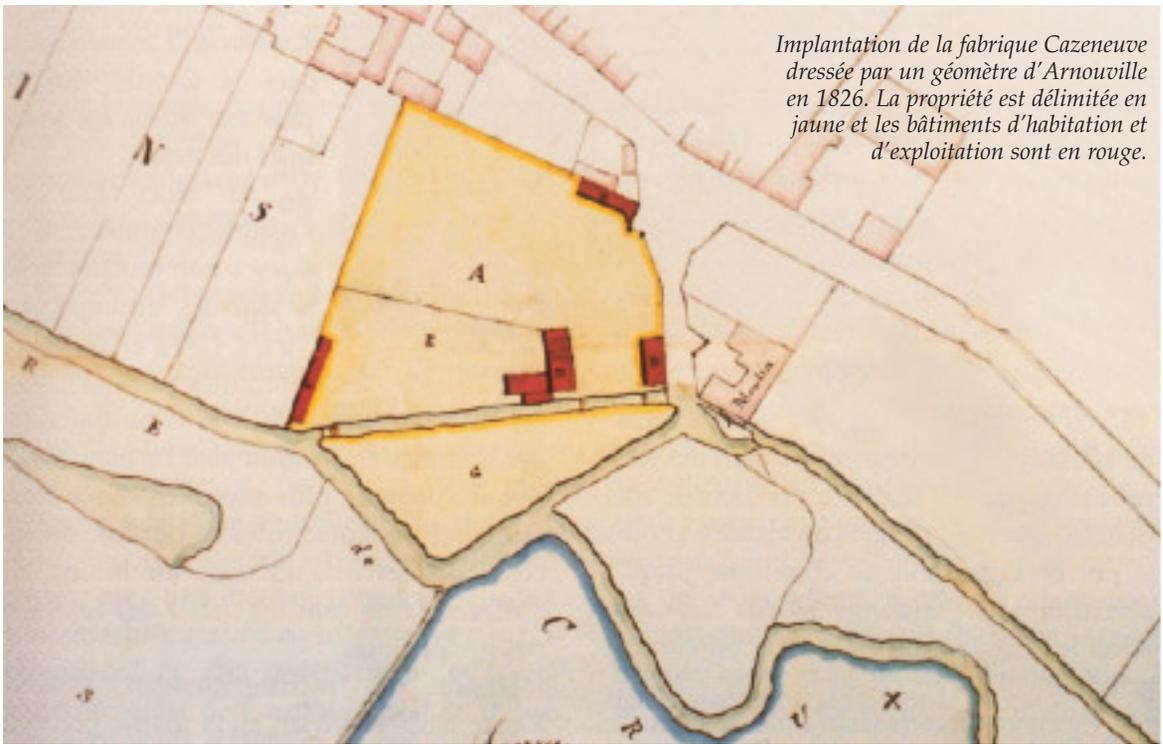
### **Quelques vestiges des fastes d'antan**

Après le passage, quelquefois néfaste, de nombreux propriétaires, il reste aujourd'hui peu de traces des splendeurs du parc conçu au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'étang a été comblé, le grand canal n'existe plus et un bois a pris la place des magnifiques jardins anglais. Seuls quelques vestiges rappellent encore les fastes des « jardins de Machault » : le superbe bassin en forme de rocaille devant l'orangerie, les parterres fleuris ornés de vasques qui décorent la pente devant la façade existante, et un double escalier conduisant autrefois vers le canal. Avec leur vocation d'enseignement horticole, les deux associations ABNG et Entraide Universitaire ont contribué à la sauvegarde du château et d'une partie du parc. Les jardins, magnifiquement entretenus et fleuris, perpétuent la conception de ce domaine voulu par Jean-Baptiste Machault, qui contribua à faire d'Arnouville au XVIII<sup>e</sup> siècle un très joli village d'Ile-de-France.

**Jean-Jacques Vidal**  
Association Arnouville et son Passé



*Une partie du domaine d'Arnouville de nos jours.*



*Implantation de la fabrique Cazenueve dressée par un géomètre d'Arnouville en 1826. La propriété est délimitée en jaune et les bâtiments d'habitation et d'exploitation sont en rouge.*

## Révolution industrielle au bord du Crould

On ne parlait pas encore d'écologie mais déjà l'utilisation des ressources naturelles suscitait des controverses. Retour sur les polémiques qui ont opposé industriels, résidents secondaires et habitants de Garges-lès-Gonesse au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les deux premières «implantations industrielles» importantes connues à Garges sont la fabrique Cazenueve qui produit diverses substances chimiques très basiques et la fabrique Yvose-Laurent qui est spécialisée dans la confection de toiles et de bâches imperméabilisées. Leur installation dans des propriétés dotées de grands terrains s'étendant jusqu'au Crould et aux prairies de Bonneuil n'est pas le fruit du hasard : le premier industriel a besoin d'un moyen d'évacuation gratuite, commode et discret... et il est vital pour le second de pouvoir disposer de grands espaces sans trop de voisinage...

### Colle forte et blanc de céruse : l'entreprise Cazenueve

C'est en 1826 que les frères Cazenueve reçoivent l'autorisation d'établir une fabrique de colle forte et de gélatine sur la commune de Stains puis une seconde l'année suivante à Garges. S'il ne semble pas qu'un établissement ait été ouvert à Stains, ils ont choisi de s'instal-

ler à Garges face au moulin des Menées (actuelle impasse Fessou) dans un terrain descendant jusqu'au point de jonction du Petit Rosne avec le Crould. L'activité exercée est très simple puisqu'elle consiste à faire macérer dans des tonneaux remplis d'acides divers débris animaux (peaux, os, déchets de viande...) puis à porter l'ensemble à ébullition jusqu'à obtention d'un mélange pâteux utilisable selon les cas comme colle forte ou comme gélatine.

C'est au vu de cette technique élémentaire et réalisée à toute petite échelle durant les essais que les rares Gargeois à s'être exprimés lors de l'enquête de commodo, ont émis un avis favorable [...]

Dès 1828, la production s'accélère : la colle, qui n'était produite que deux ou trois fois par semaine, est désormais fabriquée sept jours sur sept. Car l'affaire est en effet très rentable : les matières premières sont gratuites et illimitées et en plus les Cazenueve ont choisi de laisser les matières se décomposer naturellement à l'air libre pour éviter l'investissement des tonneaux et de l'acide initialement prévus. Aussi des montagnes de ces restes animaux s'accumulent-elles un peu partout entraînant odeurs, mouches et écoulements nauséabonds dans le Crould, qui de plus sert au lavage préalable des peaux.

C'est alors que les plaintes commencent à affluer, non seulement des riverains mais aussi de toutes les communes voisines : l'eau est devenue impropre à la consommation des hommes et des animaux, les blanchisseries ne peuvent plus travailler et les locataires de maisons situées en bordure menacent de partir ou au minimum de s'affranchir de tout ou partie des loyers et impositions.

Devant ce mécontentement général, Pierre Noël Duvivier, alors maire, prend le problème à bras le corps et finit par obtenir en février 1837 une décision préfectorale d'arrêt de l'activité et de démolition des bâtiments.

C'est alors que les choses s'enveniment : Cazeneuve refuse par écrit l'ordonnance préfectorale et déclare au maire « qu'il n'arrêtera son usine qu'on lui enverra un régiment de Saint-Denis pour l'empêcher... » En parallèle, il multiplie les requêtes : courriers au Roi, au ministre de l'Industrie, au Conseil d'Etat, au préfet du département. Finalement, il obtient que ses bâtiments ne soient pas détruits et un délai jusqu'au 20 mai 1840 pour épuiser ses derniers stocks de matière.

Tout le village respire enfin... mais pour très peu de temps, car Jean Baptiste Cazeneuve, en industriel avisé, a déjà trouvé à se diversifier : désormais, il produira du blanc de céruse.

En même temps qu'il demande les autorisations nécessaires, il modifie toutes ses installations [...] et sans plus attendre, il lance sa nouvelle production.

Là encore, il s'agit d'une élaboration simple avec une matière première plus que bon marché puisqu'il est même payé pour la récupérer ! En fait, il débarrasse les fabricants de toile peinte d'un produit utilisé comme apprêt et qui conserve après usage des restes de plomb en suspension. Son activité se limite à laver plusieurs fois la solution, ajouter de l'ammoniaque pour accélérer le dépôt du métal qui, additionné de craie, donne le blanc de céruse revendu à prix d'or aux fabricants de peinture. Les nuisances sont encore plus importantes qu'auparavant : l'ammoniaque répand une persistante odeur d'urine dans tout le village et les nombreux rinçages entraînent d'infimes particules de plomb dans le Crould. Aussi le maire lance à partir du 7 février 1840 une enquête publique durant laquelle 76 chefs de famille viennent exprimer leur opposition formelle.

Contre toute attente, le préfet accorde le 24 décembre 1840 l'autorisation demandée en se basant sur le rapport d'une commission d'experts qui conclut que les rejets des nombreuses blanchisseries du village et l'envasement naturel du Crould suffisent à eux seuls à proscrire l'utilisation de l'eau comme boisson.

Contre les odeurs, il est cependant exigé

l'édification d'une cheminée en brique, haute d'au moins cinq mètres, de telle sorte que les vapeurs d'ammoniaque soient rejetées bien au-dessus des habitations. C'est vraisemblablement le refus de se plier à cette condition qui perdra Jean Baptiste Cazeneuve, lequel n'accepte de construire qu'une cheminée d'un mètre puisque son usine est déjà haute de quatre étages [...].

La suite des événements n'est pas très bien connue mais la cessation définitive de l'activité semble être intervenue dans le courant de l'année 1841 : le recensement de 1846 montre d'ailleurs que les Cazeneuve ont quitté le village à cette date.

### Toiles et bâches imperméables : la fabrique Yvose-Laurent

Lorsque la fabrique Yvose-Laurent acquiert en 1860 le terrain et les bâtiments situés en face de la place de l'Eglise (actuelle ferme Doublet) pour y installer sa nouvelle usine, tout le village a conscience de l'envergure de l'affaire.

L'entreprise, qui produit des toiles imperméables destinées à bâcher des entrepôts, des quais maritimes et des wagons de chemin de fer, compte en effet plus de 400 personnes réparties dans neuf établissements [dont] une usine à Belleville qui réalise toutes les opérations d'imperméabilisation et d'apprêt des toiles.

C'est cette dernière usine que les dirigeants souhaitent reconstruire à Garges pour échapper au tout nouveau droit d'octroi frappant les marchandises depuis le début de l'année. En



Les anciens ateliers de la fabrique Yvose-Laurent, en août 2001.

seulement quelques mois, sort alors de terre un superbe et monumental bâtiment à parement de brique, matériau inusité jusqu'alors à Garges, destiné à abriter deux ateliers. D'anciennes constructions sont aménagées en magasins et d'autres reçoivent des étuves et des fourneaux [...]

Pour les Gargeois qui n'ont pas oublié le douloureux épisode Cazeneuve, il n'y a aucune inquiétude : l'éloignement rend improbable tout danger d'écoulement intempestif dans le Crould et la légère odeur d'huile et de graisse parfois ressentie est pour eux insignifiante. La Commission d'hygiène et de salubrité du département impose toutefois que le magasin des produits d'imprégnation soit éloigné de la rue et transféré au bord de la rivière pour éviter tout risque d'incendie.

C'est sur la base de ces préconisations que le préfet délivre le 10 septembre 1861 l'autorisation officielle d'exploitation, à la satisfaction générale : la commune va percevoir de nouvelles et importantes impositions, les commerçants trouvent là des consommateurs supplémentaires et les Gargeois ont l'espoir d'un emploi futur. Aussi la surprise est-elle grande lorsqu'après moins de six mois, le préfet se déjuge en revenant sur l'autorisation sous prétexte qu'un établissement exerçant de telles activités ne peut être implanté à proximité d'habitations.

Pourtant, des améliorations importantes ont été apportées à la demande de trois nouvelles commissions d'experts et du Comité supérieur des Arts et Manufactures : les opérations et les machines de cuisson d'huile et de graisse ont été transférées à Saleux et ainsi, à Garges, on ne

pratique plus que l'imprégnation des toiles à froid. Mais apparemment rien n'y fait... Le préfet ordonne la fermeture de l'usine pour le 18 juillet 1863, en même temps que le ministère de l'Industrie autorise la poursuite des activités!

Une correspondance d'Yvose-Laurent au préfet [...] éclaire quelque peu cette situation paradoxale : «[...] nous n'ignorons pas malheureusement les préventions systématiques qu'a provoquées chez quelques personnes de loisir, préoccupées exclusivement d'assurer l'élégante tranquillité de leur résidence...»

Effectivement, trois notables parisiens, propriétaires de demeures d'agrément plus ou moins proches, s'opposent violemment à ce voisinage industriel qu'ils trouvent vraisemblablement plus humiliant que véritablement incommodant : Madame Berthault, veuve du baron Abel Koller, monsieur Léon Perron-Duboyer, un avocat en retraite, et monsieur Bechet, un banquier parisien, qui tous trois usent de leurs relations dans les plus hautes sphères gouvernementales.

De son côté, Yvose-Laurent a pour lui sa bonne foi d'industriel mais surtout l'appui des très puissants directeurs des grandes compagnies ferroviaires et maritimes dont il est le fournisseur principal.

Aussi, durant plus de trois ans, il va s'ensuivre un imbroglio de décisions contradictoires et souterraines d'autant plus qu'aucune des parties n'a intenté une véritable action en justice.

[...] Un courrier personnel au Ministre, accompagné d'un mémoire où le dédain et l'intérêt personnel l'emportent de loin sur les préoccupations générales, réussit malgré tout à faire basculer l'avantage : «M. Yvose-Laurent, autrefois petit colporteur maintenant enrichi, encouragé par le maire épicier et d'autres personnes qui y trouvent leur compte... foyer d'émanations insupportables pour ceux principalement qui viennent chercher à la campagne un air salubre... les émanations ont été tellement désagréables ces jours derniers, que madame la Baronne Koller entre autres; après avoir dépensé 150 mille francs pour sa maison de campagne se trouve dans l'obligation de la quitter pour ne pas tomber tout à fait malade... La Plaine Saint-Denis n'offre-t-elle pas ses vastes proportions à toutes ces usines.»

Et, au final, c'est le Conseil d'Etat qui tranche sans appel possible le 9 février 1866 en annulant toutes les précédentes autorisations, en condamnant les sieurs Yvose-Laurent et Cie aux dépens et en décrétant la fermeture définitive sous six mois.

**José Garcia**  
**Garges-lès-Gonesse**

Extrait de son livre *Garges, ce petit village au bord du Crould*, ville de Garges-lès-Gonesse, 2003.



## Des rivières à redécouvrir

Premières installations industrielles, les moulins étaient nombreux le long des deux rivières. En 1892, sept d'entre eux étaient encore en activité : sur le Crould, le moulin d'Arnouville, les moulins Fossard, des Menées et des Jumeaux de Garges ; sur le Petit Rosne, les moulins du Haut-du-Roy, Copin et Chauffour de Sarcelles. En 1941, ils n'étaient plus que quatre. Cette activité minotière s'accompagnait de travaux d'entretien des rivières.

A partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses usines se sont installées au bord du Petit Rosne, et surtout du Crould. Ces fabriques utilisaient les cours d'eau comme matière première ou comme déversoir de leurs eaux usées, non sans polluer les rivières.

Des abreuvoirs étaient installés pour faire boire ou rafraîchir les bêtes du village. Parfois, les riverains déviaient le cours du ruisseau pour arroser leurs jardins. Dans chaque commune, un lavoir public accueillait les mères de famille, les domestiques et les lavandières professionnelles pour la lessive. Sources, puits et fontaines multipliaient les points d'eau publics.



Arnouville : le moulin.



Garges : l'abreuvoir.

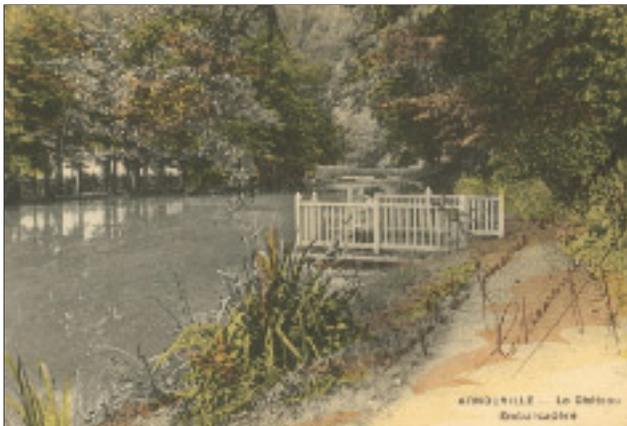


Garges : la blanchisserie.



Sarcelles : le Saut-du-Loup, place des Marais.

Le Crould et son affluent, le Petit Rosne, ont été un élément moteur de l'organisation du territoire avant son urbanisation. Ils ont connu de multiples usages, avant d'être partiellement enterrés et de tomber dans l'oubli. L'émergence d'un regard patrimonial et environnemental permet d'en redécouvrir peu à peu l'histoire.



Sarcelles : le Scala Ville au bord de l'étang du Haut-du-Roi.

Avant la démocratisation des dimanches à la campagne, les berges des rivières ont été choisies comme lieux de plaisance par des nobles et des bourgeois pour la belle saison. Bassins artificiels, chutes d'eau, grottes, embarcadères et autres aménagements aquatiques enrichissaient la composition des jardins paysagers créés dans les propriétés, comme au château d'Arnouville et dans la propriété Dessaigne à Sarcelles.

Certains se souviennent encore des baignades dans les rivières ou des guinguettes installées à Sarcelles : le Scala Ville – créé par les employés de l'opéra-théâtre parisien Scala –, le Moulin bleu et le café Dubois. Parties de pêche au bord de l'étang, promenades le long des ruisseaux, jeux d'enfants sur des cascades artificielles, les plaisirs de l'eau sont vantés sur les cartes postales éditées au début du XX<sup>e</sup> siècle.

## FAIRE REVIVRE UNE RIVIÈRE URBAINE

Le 16 mai 2004 s'est déroulée la 7<sup>ème</sup> Marche de la rivière Petit Rosne à Sarcelles. Cette «fête-connaissance» de l'environnement aquatique a été organisée par l'ASSARS – Association Sarcelloise de Sauvegarde et d'Aménagement des Rivières et des Sites –, avec le Comité de Quartier du Village et de nombreux partenaires : la Municipalité, les décideurs institutionnels du Crould et du Petit Rosne, la Communauté d'Agglomération Val de France. Des associations se sont aussi mobilisées, comme Sarcelles et son histoire, qui a présenté à la Maison du Patrimoine l'exposition sur l'eau réalisée par le Syndicat Intercommunal d'Aménagement Hydraulique.

À partir du Haut-du-Roy et en remontant le cours d'eau, plus de 300 participants – dont une délégation d'habitants d'Hattersheim, ville jumelée avec Sarcelles – ont accompagné une cinquantaine d'enfants âgés de 3 à 13 ans dans le «Jeu du Reporter». Munis d'un livret et grâce aux explica-

tions techniques, ces journalistes en herbe ont enquêté sur la rivière, les inondations, l'environnement, les bassins de retenue d'eau et le dégrilloir. Quelle est la différence entre un fossé et une rivière? Quelle était la hauteur d'eau dans les rues du village en 1992? Connaissez-vous un proverbe sur les moulins? Parmi ces arbres, lequel est le tulipier de Virginie?... À l'arrivée, les enfants ont reçu des livres et posters pour encourager leur intérêt pour l'environnement aquatique.

Un repas champêtre, préparé par des bénévoles et mis en musique par des guitaristes et un violoniste, a ponctué cette journée en plein air. Le soir, en repartant, chacun connaissait les travaux réalisés dans Sarcelles, comme les trois bassins de retenue d'eau de Chauffour et le tronçon réouvert face au jeu de boules des Marais. Chacun a aussi pris conscience des actions encore à mener dans le Val-d'Oise et en Seine-Saint-Denis.

**Daniel Nénin. ASSARS**



# Le Quarante-deux de Sarcelles

Les petits pois étaient aussi cultivés à Villiers-le-Bel, Arnouville et Garges. Mais Sarcelles s'en était fait une spécialité, au point d'avoir donné son nom à une variété, très appréciée aux Halles de Paris. La récolte mobilisait chaque année des familles entières, ainsi que des centaines de «cueilleurs» de passage.

Il y a une cinquantaine d'années, un Sarcellois n'aurait pas hésité avant de reconnaître la variété de petits pois servie dans son assiette. Et pourtant elles étaient nombreuses, depuis les variétés à grains fins, spécialement appréciées par l'industrie de conserves, comme l'Incomparable, le Caractarus, la Serpette et le Quarante-deux de Sarcelles, jusqu'aux variétés à gros grains farineux, comme l'Express à cosses blanches ou à cosses vertes, le Télégraphe, l'Automobile, presque blanc, et le Michaux de Sainte Catherine, rustique au froid qui se semait fin novembre. Dès le mois de juin, avec le Rapide, l'Incomparable extra hâtif et le Roi des hâtifs, la récolte commençait.

## De nombreux bras pour la cueillette

La production était telle qu'elle nécessitait une abondante main-d'œuvre. Dans les recensements de 1902 et 1905, la population de Sarcelles passait en moyenne de 2380 à 4800 en juin. Un exploitant qui cultivait entre dix et vingt hectares de petits pois pouvait employer jusqu'à deux cents personnes par semaine, surtout quand le temps était au beau fixe et que la morsure du soleil pouvait endommager la qualité du légume. Le matin, les journaliers de passage attendaient l'embauche sur place, à l'entrée du village, face au débit de boisson qui accrochait sur sa façade cinq paniers d'osier en forme d'enseigne. Ou bien ils se présentaient directement dans les champs à cueillir. Picards, flamands, bretons, polonais, tchèques, chômeurs du Nord ou clochards parisiens, ils étaient de provenances diverses. Toutefois, les patrons cultivateurs préféraient employer des gens du village. Ils passaient le soir, à domicile, pour prévenir que la cueillette de telle ou telle pièce se ferait le lendemain.

*La cueillette se pratique en ligne, car personne ne veut se charger des bordures et des fourrières, où les pois sont enfouis sous les orties et les mauvaises herbes.*



## «Traite verte»

Le soleil était à peine levé quand on arrivait dans le champ, avec sous le bras le pain et la boisson pour la journée. La brume touchait la terre, il faisait encore très frais, les pois étaient mouillés et nos jambes nues n'appréciaient que modérément ce contact. Avec les premières lueurs



du jour commençait la "traite verte". Dans les familles, chaque tranche d'âge avait sa spécialisation. Les anciens, on disait alors les vieux, étaient assis pour cueillir et attendaient les brassées de "cossats" (terme de patois pour rinciaux) que venaient déverser devant eux les plus forts. Les jeunes charriaient les paniers pleins jusqu'aux sacs, dont les tout petits assuraient la garde. Eh oui! Chez les cueilleurs, c'était la loi du plus rusé; tout était possible, et bien que l'on reconnût toujours ses sacs, ils ne portaient pas de nom. Vers onze heures, le soleil brûlait la terre et les hommes. "L'eau" s'évaporait et nos sacs perdaient du poids si, chose impossible, on oubliait de les enfourer sous les cossats déjà débarrassés de leurs gousses. Après le casse-croûte du midi (entre une et deux heures), toujours agrémenté de cris, de blagues et de farces, venait la traversée du désert de l'après-midi.

### Pesée des sacs

Vers dix-sept heures, le patron arrivait avec le tombereau, pour la pesée des sacs.

– C'est tout pour c'te pièce!

Et venant vers ma grand-mère :

– Pauline tu viendras avec tes gosses pour finir la fourrière et c'qui rest'. T'en auras bien jusqu'à midi et tu prendras c'que t'as besoin.

Une fois la "bascule" calée, la patronne et son "amabilité" proverbiale prenaient le relais.

– Au premier! Trois sacs? 93 kg, on paye!

Pour une seule personne, c'était bien, c'était dans la moyenne. Un bon cueilleur tournait autour des 100 kg. Pour une famille, avec les gosses, il fallait dépasser les 200 kg pour faire une bonne journée. Tout à coup, la patronne a un doute. Un cueilleur qu'elle ne connaît pas vient de faire peser 150 kg. C'est l'éclat de voix, le patron vide les sacs... "C'est pu' la pein' de r'venir, et pas un rond pour c'sac' là, d'accord?". Les mottes de terre pesaient vraiment trop lourd au fond du sac...

### Après les heures de peine

Les premiers coups de l'Angélus, tombés du haut du clocher, s'éparpillaient dans la plaine. Les heures de peine étaient finies. Il ne restait à faire que le chemin du retour, chargé des fanes pour les lapins, de litres vides, de quelques poignées de pois et d'une ou deux salades poussées là par erreur. De retour à la maison, on contemplait les petites pièces qui nous revenaient. Inutile de se creuser la tête



*Soupe chaude et bœuf cuit devant la boucherie Renault, rue de Paris.*

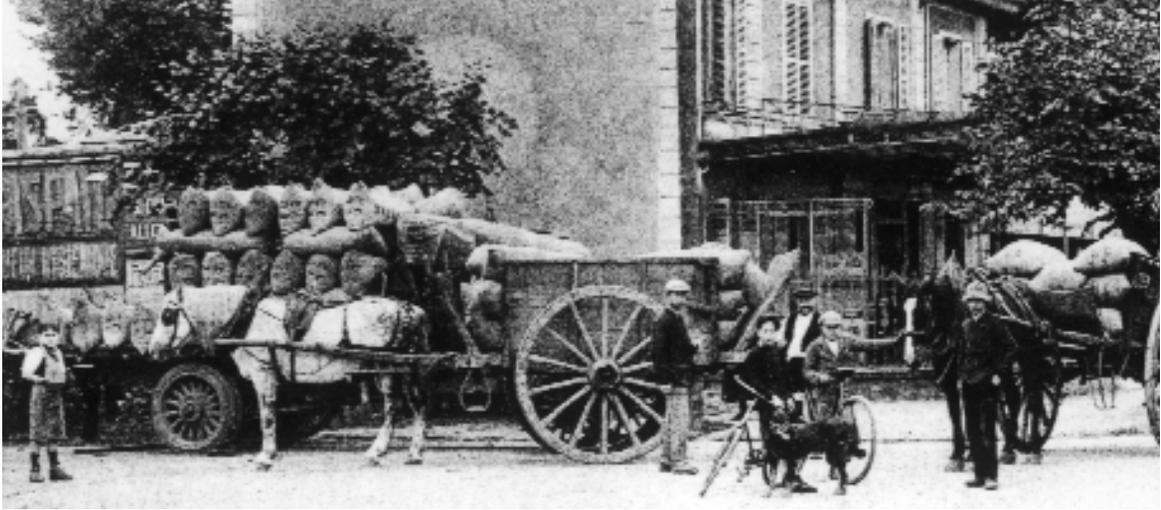
pour deviner leur futur emploi : la "fin des pois" coïncidait avec le début de la fête à Sarcelles. Les "cueilleurs" ne cherchaient pas non plus comment dépenser leurs maigres gains du jour. Certains faisaient la queue devant les boucheries du village, qui leur servaient dehors du bouillon chaud et du bœuf cuit, pendant que les autres faisaient "le plein" en gros rouge et en gnole dans les épiceries.

### Nuits agitées

Cette population marginale et surnuméraire avait des après-repas tumultueux. Les rixes, toujours internes à la "communauté", étaient rudes et nombreuses. Il fallait faire appel à la maréchaussée et aux gardes-champêtres, si souvent qu'en 1902, le maire signa un arrêté : "Pendant la cueillette des petits pois, et en particulier pendant le mois de juin, tous les attroupements sont interdits en places et carrefours de la commune. Pendant le même temps et à partir de neuf heures du soir jusqu'au lever du soleil, il est interdit à tous les ouvriers étrangers à la commune qui n'ont pas d'asile de nuit, de même qu'à tous les passagers, de séjourner ailleurs que sur la place des Marais, dans l'em-



*Les « cueilleurs » place des Marais. ►*



*Pesée et chargements des petits pois à la gare de Sarcelles.*

placement déterminé par la municipalité, entre la quatrième et la dernière des quatre rangées d'arbres qui forment le fond des Marais."

### Par wagons entiers

La récolte des petits pois s'étalait sur plus de deux mois, suivant les variétés. Et dès le mois de juin, c'était par wagons entiers que les sacs de 50 kg quittaient la gare pour alimenter le

marché parisien et les conserveries. L'expédition s'est aussi faite par la route, et les maraîchers sont allés vendre eux-mêmes leurs produits, ou ont eu recours à des mandataires (par exemple Coutant, Robot, Bouvier...), lorsque la production a diminué et que le prix de transport grevait trop le prix de vente.

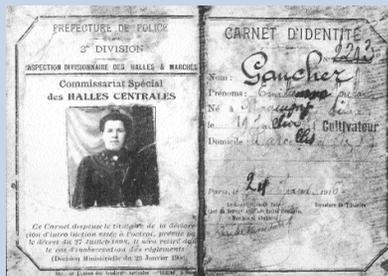
Etienne Quentin  
Sarcelles

## DE LA VIGNE AUX CULTURES LÉGUMIÈRES ET FRUITIÈRES

En 1879, quand l'épidémie de phylloxera se déclare à Sarcelles, comme dans bien d'autres régions, le vignoble occupe la quasi-totalité de la superficie cultivable et tient une place essentielle dans l'économie locale. Les vigneron, majoritaires dans la commune, perdent tout. Peu ou pas indemnisés pour la perte de leurs récoltes, ils replantent malgré tout l'hybride américain. Mais il est déjà bien tard, car la production algérienne se chiffre bientôt en millions d'hectolitres. En 1901, le prix du vin chute de près de 50 % et les crises viticoles se succèdent.

Les vignerons qui n'abandonnent pas le travail de la terre arrachent la vigne, les uns pour planter des poiriers et des pommiers, les autres, plus nombreux, pour développer une polyculture de plein champ qui était déjà en place pour les besoins locaux. Bientôt, grâce à l'apport judicieux de fumiers et de gadoues, la production de salades, de poireaux, de choux verts, de choux-fleurs, etc. devient abondante. Mais c'est surtout par ses petits pois que Sarcelles se refait une place de choix aux Halles de Paris. Avant la Seconde Guerre mondiale, 96 ha sont alloués aux petits pois et 65 ha aux choux-fleurs, sur les 350 ha consacrés à la culture des légumes.

Après la guerre de 1870, une importante culture fruitière démarre à partir de Groslay, en parti-



culier la production de poires, dont les variétés sont innombrables : Epine du Mas, Doyenne du Comice, Beurre, Hardy, Passe Crassane, Comtesse de Paris, Favorite de Clapps, Louise Bonne, Williams, etc. Trente ans plus tard, les vergers occupent une place prépondérante dans les communes de Sarcelles,

Saint-Brice et Villiers-le-Bel. A cette époque, aucune surface n'est perdue. Entre les arbres, espacés de trois ou quatre mètres, on cultive des asperges, des fraises, de la rhubarbe, ainsi qu'une variété de pivoines très cotée chez les fleuristes parisiens. La bordure de ces parcelles est occupée par des groseilliers, des framboisiers et des cassis.



*Camions de choux-fleurs en route pour les Halles de Paris.*

# Naissance d'une ville à la campagne

D'un bourg rural, Garges est devenue une ville de taille moyenne en une vingtaine d'années. La construction du grand ensemble Dame Blanche a été la première étape de cette transformation qui a englouti la plupart des terres agricoles du ban communal.

**A**u début du xx<sup>e</sup> siècle, Garges-lès-Gonesse était un petit village, comptant 632 habitants en 1918. Pendant l'entre-deux guerres, de nouveaux quartiers pavillonnaires se sont construits – Carnot, Croix Buard et Lutèce – et une nouvelle population, notamment ouvrière, s'est installée, portant le nombre d'habitants à 3515 en 1946. Mais Garges reste un bourg qui vit à l'heure rurale. La présence des agriculteurs est importante et les champs font partie du paysage. Une habitante de

Carnot se souvient : « En habitant à Garges, on habitait la campagne. C'était très très rural... Moi j'ai le souvenir de fermes qui existaient, des charrettes qui passaient vendre le lait et les produits de la ferme, des souvenirs de grands champs où tous les enfants allaient jouer dans le foin... Et tous les gens à Carnot avaient un potager, certains même des poules et des lapins. »

## Crise aiguë du logement

La crise du logement dans la région parisienne allait transformer le destin de Garges. En effet, cette période de l'après-guerre est marquée par le baby-boom, le début de la croissance économique et la reprise de l'immigration provinciale et étrangère. Un nombre considérable de familles sont sans abri ou mal logées, entassées dans des logements insalubres. La question du logement devient une affaire d'Etat. Il faut construire beaucoup de logements et le faire vite. Une des difficultés à résoudre est celle des terrains à bâtir : ils sont devenus rares et presque introuvables dans l'enceinte de la ville. Les sociétés immobilières cherchent donc des terrains situés en frange d'urbanisation, sur ce que les architectes avaient coutume d'appeler « les plaines à betteraves ».

## Opportunité foncière à Garges

En 1954, une société coopérative du nom de Baticoop reçoit la proposition d'un terrain de 140 hectares, situés entièrement sur le ban communal. C'est une belle opportunité. Le terrain est à une quinzaine de kilomètres de Paris, non loin des nombreuses usines de la Seine-Saint-Denis, à côté de la ligne de chemin de fer et en face du chantier de Sarcelles-Lochères. Le faible prix de ces terres agricoles – 200 francs anciens du m<sup>2</sup> – représente un atout



*Garges au début du siècle.*

*Le terrain choisi pour édifier Dame Blanche en 1958. C'est à partir de la voie ferrée que commence la construction, à l'opposé de l'implantation du bourg. ▼*



de taille : la plus-value entre le m<sup>2</sup> acheté et celui revendu aux habitants et aux commerçants peut permettre le financement des voiries et des équipements scolaires. La taille du terrain permet d'envisager un programme à grande échelle, rationnel et économique. Un accord de principe pour la construction d'un grand ensemble est accordé par le ministère de la Reconstruction et du Logement en 1956, et le premier coup de pioche sera donné en 1958.

### La volonté de faire une «vraie» ville

Le projet est ambitieux. Baticoop veut construire «une vraie ville», à l'opposé de ce que les architectes de l'époque appellent la «lèpre pavillonnaire» ou les «villes-dortoirs». Les équipements (écoles, postes et télécommunication, commerces, hôpitaux, mairie...), le réseau viaire, la zone industrielle qui doit procurer du travail à la population, ont été pensés à l'avance. Cette nouvelle ville est destinée à loger 25 000 habitants et 7000 logements sont prévus. Le périmètre de l'opération se divise en quatre quartiers, à la jonction desquels doit se situer une «dalle» administrative et commerciale. Chaque quartier est composé de deux unités résidentielles, qui sont elles-mêmes re-divisées en groupements élémentaires, afin de lutter contre le gigantisme et de conserver une dimension humaine. La voiture est volontairement rejetée à la périphérie, avec la création de «piétoroutes» à l'intérieur des unités résidentielles. Le premier des quatre quartiers, Dame Blanche Ouest, est destiné à l'accession à la propriété pour des populations à faible revenu, mais il est prévu que des logements «plus onéreux» soient ensuite construits, pour que tous les groupes sociaux soient représentés dans la cité. Le projet suscite un élan collectif,

un enthousiasme général relayé par la presse. L'équipe constituée par Baticoop parle d'une «ville-pilote». *Le Monde* évoque une «cité-modèle», qui sera «le haut lieu de l'urbanisme français contemporain».

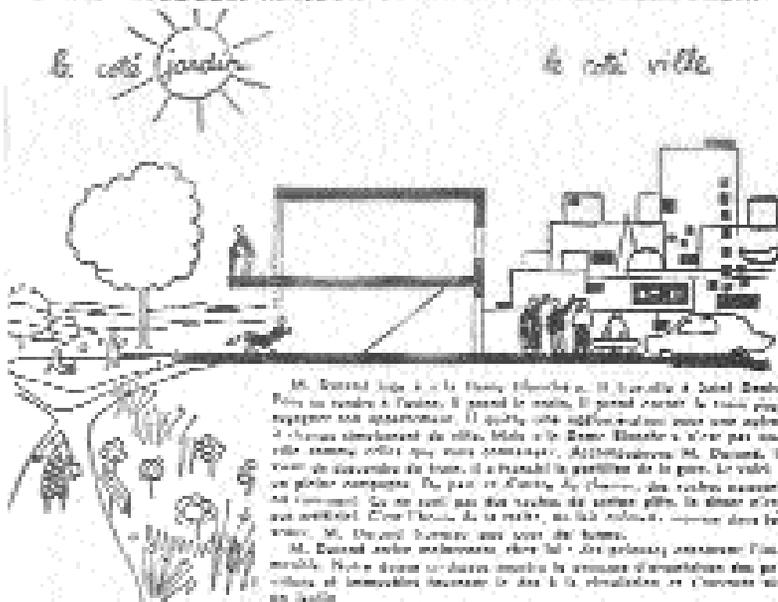
### Une ville à la campagne ou une ville avec de la verdure?

La place de la nature constitue un élément important du projet, conformément aux thèses de l'époque. Il faut sortir les travailleurs du taudis, donner de l'air, de la lumière et de la verdure à tous. «Le soleil, la verdure et l'espace sont les trois premiers matériaux de l'urbanisme», proclame la Charte d'Athènes rédigée par Le Corbusier, bible de toute une génération d'architectes. Dame Blanche est pensée comme une ville à la campagne, ou du moins une ville avec beaucoup de verdure. Dans chaque quartier est prévue une part de nature, à laquelle des surfaces importantes sont consacrées, afin d'offrir un «centre de repos, de détente, d'évasion» en contrepoint du «centre grouillant» de la ville. Pour autant, la réflexion sur l'aménagement de cette nature reste sommaire, taches vertes sur les plans masses et sur les maquettes, comme dans la plupart des programmes urbains de cette période.

### Le grand ensemble et le Vieux Pays, deux entités séparées

Les premiers habitants de Dame Blanche sont avant tout séduits par le confort des logements : «C'était moderne pour nous. Ça peut faire rigoler aujourd'hui, mais avant c'était les WC au fond du jardin. Alors le confort, c'était du luxe.» Mais ils sont aussi sensibles à l'implantation de la ville à la campagne : «C'était l'atmosphère de la campagne. On voyait les paysans avec les chevaux. Je me souviens du montreur d'ours et du rémouleur, qui passaient même à Dame Blanche.» Cependant le grand ensemble vit à l'écart du noyau rural : «On était loin du Vieux Pays. Aller au Vieux Pays pour nous, c'était une expédition, il fallait traverser les champs. Pour nous c'était presque une autre ville.» La séparation est d'autant plus forte que le grand ensemble a été construit près de la voie ferrée, sans aucune liaison avec le village préexistant. D'ailleurs, les concep-

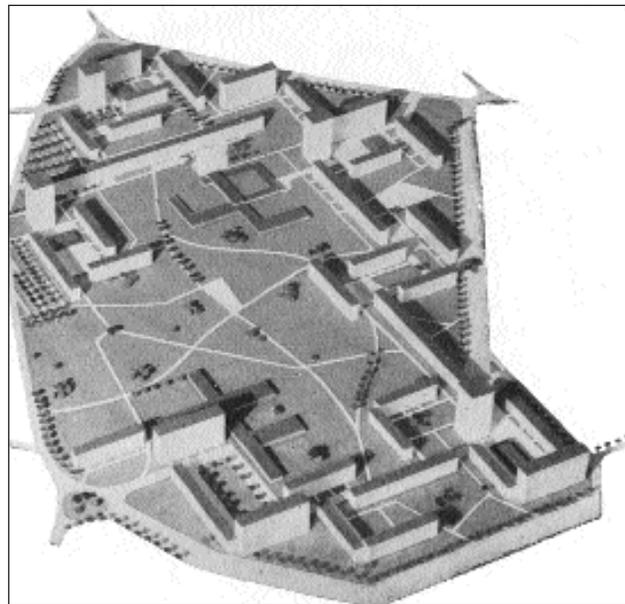
FIRMIT MODÈLE. MAISON OUVRIÈRE SOUS LA VERDURE...



« Illustration parue dans un article du Parisien Libéré du 24 octobre 1956.

◀ Maquette du premier quartier construit.

Dame Blanche en construction. ▼



teurs des grands ensembles rêvaient d'un espace totalement vierge, permettant de laisser libre cours à leur imagination – et aussi de faciliter l'installation du «chemin de grue», grâce auquel les bâtiments pouvaient sortir de terre plus vite et à moindre coût.

### Disparition de la campagne

La campagne n'a pas résisté à cette urbanisation massive. Une habitante du Vieux Pays témoigne : «On a vu construire Dame Blanche. Avant il n'y avait que des champs, des champs de blé, d'avoine, de luzerne, de betteraves. On a vu bâtir tout ça. Les agriculteurs n'avaient plus de champs après, alors ce n'était plus pareil.» Chacune des opérations de logements collectifs absorbera inexorablement l'espace agricole. Après la construction de Dame Blanche, finalement limitée à deux quartiers, Ouest et Nord, viendront les Basses Bauves, Barbusse, le Centre Ville, et puis dans les années 70, la Muette et les Doucettes. Ces vingt années de construction intensive ont fait de

Garges une ville de 40 000 habitants, au sein de laquelle le Vieux Pays n'est plus qu'un quartier de l'agglomération. La ville s'est développée au détriment de la campagne...

**Muriel Barret-Castan.** Service Développement Urbain, mairie de Garges-lès-Gonesse

### D'HIER À DEMAIN

Le renouvellement du grand ensemble est au cœur des réflexions qui sont menées aujourd'hui à Garges-lès-Gonesse, que ce soit dans l'élaboration de son Plan Local d'Urbanisme ou dans son projet de rénovation urbaine. La ville souhaite se projeter dans l'avenir en cherchant à comprendre son passé. Depuis quelques années la mémoire du territoire suscite un intérêt croissant, qui peut contribuer à nourrir les réflexions sur l'aménagement urbain et à renouveler l'image de la ville auprès de ses habitants. Le grand ensemble fait partie intégrante de cette histoire de la ville.

*«Les vergers», à Dame Blanche, dans les années 1960 et aujourd'hui, photographiés sous le même angle : les arbres ont poussé.*





## Portraits de jardiniers

Les jardins entretenus par les habitants autour des pavillons ou à proximité des immeubles apportent leur touche de fantaisie aux paysages urbains. Ils font le bonheur de leurs occupants, entre passion du jardinage, joie du plein air et plaisir de l'échange.

**M**on père faisait son potager; c'est lui qui nous a donné le virus! Il faisait aussi d'autres jardins de la rue : les gens le sollicitaient et il allait à droite à gauche préparer la terre, éventuellement planter; et eux n'avaient plus que l'entretien», explique madame B. Son mari ajoute qu'il a appris pas mal de trucs avec son beau-père : «J'ai même gardé ses outils, bien précieusement.» Dans cette rue tranquille d'Arnouville-lès-Gonesse que le couple a toujours habitée, les pavillons de l'entre-deux guerre dominant. Tous sont entourés de jardins impeccablement tenus.



Arnouville : moitié plaisance, moitié potager.

### Joindre l'utile à l'agréable

Monsieur et madame B. font «moitié potager, moitié plaisance». Derrière le pavillon, la terrasse, séparée des rangées de tomates par une haie basse, invite à la détente et aux repas de plein air, avec table, parasol et barbecue imposant. Pratiquant le jardinage de longue date, le couple aide volontiers les voisins moins avertis : «J'ai un copain très jeune, qui me demande des conseils. Je lui donne des plants, on s'arrange. Autrefois, les gens avaient tous leur petit potager pour faire des légumes. Et puis à l'époque il n'y avait pas autant de variétés de fleurs, même les arbres d'ornement, il n'y en avait pas. On faisait des choses courantes, des pensées, des myosotis. Pour les arbres, on voyait l'utilité, donc c'était des arbres fruitiers : poiriers, pommiers, abricotiers, pêchers. Ou alors des haies, des troènes, un seringat par-ci par-là et un lilas, c'est tout.» Mais désormais dans le quartier, les jardins d'agrément sont les plus nombreux.



### Un jardin «foufou»

Quelques rues plus loin, madame D, bientôt 80 ans, fait le tour de son domaine : «C'est foufou; je n'aime pas du tout le jardin style Versailles, et puis je serais incapable de l'entretenir. Pour moi, c'est une fantaisie. J'essaye de faire un roulement pour qu'il y ait des fleurs en

toutes saisons.» Dans ce jardin boisé, relativement vaste puisque son premier propriétaire avait acquis deux lots contigus pour y faire édifier un pavillon en 1937, il n'y a pas de potager, mais des bouleaux – ramassés il y a longtemps dans un caniveau –, un saule et des rosiers provenant de branches récupérées dans des bouquets puis replantés : «Il y a bien sûr une perte terrible, ça pousse ou ça ne pousse pas; mais de toute façon ça ira à la poubelle!» A gauche les marguerites croissent en toute liberté; quand elles faneront, la pelouse sera tondu. Au fond, l'infirmerie des plantes d'intérieur et des bonsaïs : «Mes filles ont hérité de mon tic végétatif; elles habitent Paris et n'ont pas de jardin alors elles me les apportent.» Devant le pavillon, des parterres de rosiers entourés de buis taillés. Mais madame D s'y sent moins à l'aise : «C'est la partie que je fais en dernier; et puis je n'avance pas, on me parle depuis la rue; installée ici depuis quarante ans, je connais tout le monde», ajoute-t-elle en riant.



Arnouville : un jardin foufou.

### Des parcelles très convoitées

Pour trouver des potagers, il faut arpenter les groupes de jardins familiaux proches. Sur les 160 parcelles de l'Association des Jardins Familiaux de Sarcelles et les 210 parcelles de l'Association des Jardins de Villiers-le-Bel



Villiers-le-Bel,  
les Près Monseigneur.

amoureusement cultivées, les légumes sont rois. Chaque lot n'excédant pas 150 à 300 m<sup>2</sup>, l'espace est judicieusement utilisé; d'autant plus qu'il faut encore placer l'abri destiné au rangement des outils, parfois même la tonnelle sous laquelle table et bancs permettent les pique-niques. Véritables lotissements potagers, les jardins familiaux, autrefois appelés «jardins ouvriers», ont investi l'espace disponible à proximité des zones d'habitat collectif. En effet, les familles bénéficiaires n'habitent pas en pavillon et, si petite soit-elle, la parcelle remplace pour elles la maison de campagne et son jardin : elle doit être cultivée en potager mais à côté des rangées de légumes, un minuscule gazon permet les jeux d'enfants et accueille une ou deux chaises longues aux beaux jours. A Sarcelles, les jardiniers demeurent majoritairement dans le grand ensemble et les demandes sont si nombreuses qu'il faut patienter plus d'un an pour obtenir un lot. A ce jour, 80 familles sont sur liste d'attente.

### D'un jardin à l'autre

Madame M., qui jouit d'une parcelle sur le site de jardins familiaux Jean-Jacques-Rousseau, à Sarcelles, en contrebas de la RN1, possède un pavillon récent à Chauffour mais l'espace disponible autour s'avère trop petit pour un potager : «Ça n'a pas été prévu pour ça; personne alentour n'en fait et en principe on n'a pas le droit. J'ai juste un pied d'estragon, du thym, du romarin et de la ciboulette; comme ça j'en ai sous la main si j'en ai besoin.» Les fleurs encadrent la maison : les oeillets de Chine, parfumés, ont succédé aux iris et aux pivoines; bientôt les roses s'ouvriront. Des géraniums s'épanouissent dans les jardinières. Entre leurs deux jardins, celui qui ne rapporte pas et celui qui rapporte – même s'il faut payer l'eau et une cotisation – madame M. et son mari s'organisent : «Mon mari s'occupe du potager, il y va tous les jours; moi c'est les fleurs, ici. Il y en a de très vieilles, qui datent de ma maman, et des plantes grasses. Je les ai récupérées parce que pour moi on ne jette pas de plantes.» Près du pavillon, elle prépare les semis : zinnias, giroflées, oeillets de poète, œillets d'Inde, tomates.

«C'est pratique parce que je peux les arroser au fur et à mesure et dès qu'il fait un peu frais je les rentre; un coup de gel, c'est vite arrivé!» Les tomates seront repiquées dans le potager.

### Tradition familiale

Aux beaux jours, on déjeune en famille sur la terrasse derrière le pavillon ou sur la parcelle associative, le samedi ou le dimanche soir. L'année dernière, grâce à la chaleur, la vigne y a

*Exemple de jardin associatif, les parcelles de Chauffour à Sarcelles.*



bien donné : «On a eu du bon raisin et l'on a fait des confitures.» Pour Madame M., le jardinage est également une tradition familiale : «Mon papa faisait des légumes sur Saint-Denis; il avait un jardin ouvrier au fort de l'Est; j'ai été élevée et j'ai grandi là-bas. Son jardin c'était tout. Il l'a fait jusqu'à 84 ans.» Les bordures de ciment qui délimitent gazon et parterres à Sarcelles proviennent d'ailleurs du pavillon de ses parents à Saint-Denis.

### Sur le mode individuel ou collectif

Associatifs ou pavillonnaires, débordant de fleurs, de fruits ou de légumes, ces jardins servent une même passion : celle du jardinage. Pourtant les pratiques y sont un peu différentes. Le fonctionnement d'un groupe de jardins familiaux se fait sur le mode collectif, même si chaque famille dispose d'une parcelle bien délimitée et soigneusement enclose. Des activités sont régulièrement proposées à l'ensemble des adhérents : pique-nique, concours, sorties... Les jardiniers s'échangent semis et plants et se donnent le coup de main. Dans un jardin pavillonnaire, on est chez soi donc moins contraint; le matin très tôt ou le soir tard on pourra, même en tenue négligée, faire le tour de son domaine. Entre voisins, toutefois, on se connaît bien et durant les vacances on s'organise pour arroser les jardins de ceux qui partent.

### Un coin de terre en banlieue

Associatifs ou pavillonnaires, ces jardins ont d'ailleurs un peu la même histoire : ils ont essayé en banlieue dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et sont nés du désir des nouveaux habitants – souvent originaires de province – de conserver un coin de terre à cultiver. A l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les premiers promoteurs de jardins ouvriers avaient même souhaité que les familles modestes, bénéficiaires de l'œuvre, puissent acquérir leur parcelle grâce aux économies réalisées par le biais du potager, afin d'y édifier une maison. En fait c'est la loi Loucheur qui, en 1928, inaugure une politique de prêts à taux réduits permettant l'accès des classes moyennes à la propriété et impulse le grand mouvement pavillonnaire, amorcé dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par l'extension du chemin de fer et le développement économique de la première couronne parisienne.

Aujourd'hui, à Arnouville-lès-Gonesse, Garges-lès-Gonesse, Sarcelles et Villiers-le-Bel, tous les pavillons, anciens ou récents, sont entourés d'un bout de jardin, même si, comme le regrettent certains, la place manque pour faire pousser des légumes. Dans ce coin de verdure, on vit au rythme des saisons : «Tous les jours, quand il fait beau, je fais le tour. Je mets des graines de soleil aux mésanges. Je coupe, je gratte un peu la terre; ça me nettoie la tête. D'aller au jardin, ça donne meilleur moral!»

**Béatrice Cabedoce**

**Atelier de Restitution du Patrimoine et de l'Ethnologie du Conseil général du Val-d'Oise**

*Villiers-le-Bel, lotissement des Charmettes-Extension : avant même la construction du pavillon, le jardinage de la parcelle. ▼*



# Des demeures bourgeoises aux parcs publics

Les jardins des propriétés bourgeoises ont été souvent transformés en parcs publics. A Villiers-le-Bel, leur mutation ne s'est pas faite sans détours et sans hasards, au gré de divers projets urbains. L'histoire de leur réaffectation témoigne de l'évolution de la conception des parcs au cours des dernières décennies.

L'examen des documents d'urbanisme montre que la volonté d'offrir à l'ensemble de la population des parcs arborés est relativement récente à Villiers-le-Bel. Aucun projet de ce type n'apparaît dans le plan d'embellissement de 1937, pas plus que dans le plan d'aménagement de 1958. Il est vrai que les habitants du village disposaient souvent d'un jardin hors les murs, dont ils étaient propriétaires ou locataires. Les résidents des lotissements pavillonnaires du quartier de la gare possédaient un jardin. La rue, les vieux prés, les «champs», le mont Griffard – butte champêtre et boisée située au nord de la commune – constituaient les lieux de jeux ou de promenade. Le mode de vie, l'environnement rural, mais aussi l'existence de propriétés bourgeoises disposant de jardins importants ne portaient pas les élus à envisager la réalisation d'espaces verts publics.

## Des mètres carrés pour un nouveau «cœur de ville»

A cette époque, Villiers-le-Bel est organisée en deux pôles, le bourg et le secteur pavillonnaire situé à proximité de la gare. Entre les deux, une vaste étendue vouée à l'agriculture. Le grand ensemble des Carreaux qui voit le jour à la fin des années 1950 accentue encore cette division. Les élus réfléchissent alors à la création d'un nouveau «cœur de ville», regroupant les services administratifs généraux. La préparation par la SCIC<sup>(1)</sup> de programmes de constructions importants – les futurs grands ensembles du Puits-la-Marlière et de Derrière-les-Murs – conforte ce point de vue. L'idée fait son chemin tout au long des années 1960. Les vastes propriétés bourgeoises situées à la croisée des anciens et nouveaux quartiers apparaissent comme des ressources foncières disponibles pour ce projet.

*Les annexes de la villa Gambetta. ►*

## Du projet de centre administratif au parc Jean-Vilar

En 1967, la Commune achète le domaine de la «villa Gambetta» en vue de la construction du nouveau centre administratif. Celui-ci doit héberger la nouvelle mairie mais aussi accueillir une salle des fêtes, les services de la Poste, de la Police, de la Gendarmerie et les Pompiers. Mais «devant l'énormité de la dépense», les élus reconnaissent qu'ils n'ont pas les moyens de leurs ambitions. Quelques équipements sont néanmoins réalisés. Une salle des Fêtes et des Congrès – aujourd'hui Espace Marcel-Pagnol – et un Hôtel des Postes sont inaugurés en 1975. La maison bourgeoise est transformée en Conservatoire à la fin des années 1970. Quant au parc, ou du moins ce qu'il en reste, il est ouvert au public en 1975 sous le nom de parc Jean-Vilar, offrant une transition entre les quartiers du Village, de Derrière-les-Murs et du Puits-la-Marlière.



*Le parc Jean-Vilar.*



## Du projet d'hôtel de ville au parc Sainte-Beuve

En 1976, lorsque la propriété des consorts Sainte-Beuve située à proximité du parc Jean-Vilar, est mise en vente, le conseil municipal en décide l'acquisition. Elle s'avère suffisamment vaste pour recevoir le nouvel Hôtel de Ville. Quelques scénarii architecturaux sont esquissés sur le papier, mais sans suite conséquente. En 1982, la maison d'habitation est partiellement réhabilitée pour accueillir le Service Culturel, Sportif et Péricolaire. Quant aux communs, «entourés de grilles comprenant une maison de jardinier composée de 6 pièces élevée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, couverte en tuiles et comportant une cave à légumes, l'écurie, les deux remises, la basse-cour, le poulailler, les cabanes à lapins, le bûcher et le petit hangar», ils ne résistent pas à la volonté «de créer des transparences et d'ouvrir les espaces»...

## Du projet d'équipement socio-culturel au parc Louis-Jouvet

La commune acquiert la propriété de Besombes à la fin des années 1960. Le bâtiment principal est immédiatement dévolu à des activités socio-culturelles. Mais les locaux s'avèrent mal adaptés. Il est alors décidé de construire



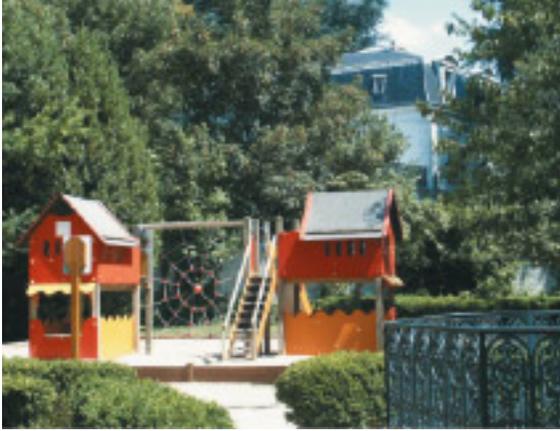
L'entrée de la propriété Sainte-Beuve. Dans le fond apparaît la maison «Leriche».

dans le parc un ensemble socio-culturel – bibliothèque, foyer d'anciens et centre de loisirs maternels –, qui verra le jour en 1974 et qui sera complété par une extension en 1984. La maison bourgeoise est démolie en 1976-1977, suite à une autorisation préfectorale fondée sur les conclusions d'un architecte-expert : «La dépense à envisager pour sa rénovation serait hors de mesure avec sa conservation. Les matériaux de ses façades étaient pauvres et il était d'un aspect architectural et esthétique très modeste.» La maison de jardinier, située à l'entrée de la propriété, a disparu récemment du paysage; des anciens bâtiments, il ne reste que l'orangerie. Les allées bordées d'arbres de ce parc, baptisé Louis-Jouvet en 1972, sont devenues autant de voies piétonnes assurant une liaison entre les quartiers du Village, de la Cerisaie et de Derrière-les-Murs.



▲ Au premier plan, la propriété de Besombes avec sa demeure bourgeoise en 1964.

◀ Le parc Louis-Jouvet.



### ▲ Le parc Gingko, premier jardin public clos

Au début des années 1990, le bilan est mitigé. Force est de constater que les parcs ouverts au public grâce à la transformation des maisons bourgeoises sont plus des lieux de passage – liaisons inter-quartiers agréablement arborées – que des espaces de rencontre ou de jeux. Un manque que le maire Raymonde le Texier comble en 1994, en demandant au Conseil municipal d'acheter la propriété Leriche qui jouxte le parc Sainte-Beuve, pour en faire un parc public familial, clos et gardienné. Des jeux sont installés pour les enfants en veillant à conserver le caractère particulier du jardin qui couvre une bonne moitié du domaine. Le parc est baptisé en référence au ginkgo biloba mâle qui s'y trouve. Se pose aujourd'hui le devenir de la maison de maître dont l'intérêt patrimonial est patent.

### Le parc d'Astanières, sous le signe du patrimoine

La propriété d'Astanières est, depuis la fin des années 70, hypothéquée par une réserve foncière au profit de la commune, pour la réalisation d'une nouvelle voie. Finalement, la municipalité en décide l'acquisition en 1980. Dans le parc abandonné, la grande maison est ouverte à tous vents, son toit en état de délabrement avancé. Sa réhabilitation se révèle trop coûteuse, d'autant que son intérêt patrimonial



## LES JARDINS DES MAISONS BOURGEOISES

On mesure l'importance des jardins des demeures bourgeoises en constatant le nombre de jardiniers professionnels au début du XX<sup>e</sup> siècle. Pour une population fixe de 1466 habitants, Villiers-le-Bel en compte 39! Parmi eux, au moins 7 sont logés sur le lieu de leur travail. Les propriétaires pouvaient aussi s'offrir les services d'entreprises beauvillésoises pour entretenir leurs jardins. Trois entreprises de jardinage ont pignon sur rue; l'une d'entre elle emploie trois personnes, outre le patron.

Les jardiniers de maisons bourgeoises exerçaient une profession reconnue. Ils devaient maîtriser de nombreuses techniques, puisqu'ils pouvaient avoir à entretenir un potager, un verger, un jardin d'agrément, une orangerie et une serre. Un traité de 1891 explique que leur salaire varie en fonction de leurs savoirs et de la taille des jardins. Les propriétés bourgeoises acquises par la municipalité avaient une surface importante, entre 3500 et 12000 m<sup>2</sup>.

est loin d'être évident. L'année suivante, elle est démolie. Les plans d'urbanisme évoluant, le projet de création d'une nouvelle voie est abandonné. Avec l'entrée dans le XXI<sup>e</sup> siècle, décision est prise d'aménager un parc public. Les vieux murs sont arasés et remplacés par des lisses rustiques. La maison de gardien et les écuries délabrées sont démolies. Les anciens arbres, mis en valeur, côtoient de nouvelles essences fraîchement plantées. Une sente bétonnée et éclairée traverse le parc. Inauguré lors de la journée du Patrimoine de 2002, cet espace de verdure, qui porte dorénavant le nom de la famille d'Astanières, est apprécié. Il préfigure, à son échelle, ce que pourrait être demain le parc urbain du Mont Griffard...

Maurice Bonnard  
Villiers-le-Bel

(1) SCIC : Société Centrale Immobilière de la Caisse de Dépôts et de Consignations



▲ La propriété d'Astanières en 1980 lors de son acquisition par la ville.

◀ Le parc d'Astanières.

# Jardiniers des villes

Que seraient les parcs, les squares, les arbres, les massifs et les pelouses sans les jardiniers des villes?  
Enquête à Villiers-le-Bel sur un métier méconnu.

C'est à huit heures que la journée commence. Les quinze hommes du service Espaces Verts quittent le Centre Technique Municipal pour se rendre où le travail appelle. Des imprévus peuvent perturber le programme établi. Mais la nature n'attend pas. Au-dessus de 8° C, l'herbe pousse, 63 hectares à entretenir,

## Le goût pour le travail bien fait

Un père ou un grand-père cultivateur, un oncle jardinier, du temps passé à aider dans les cultures. Le savoir-faire du jardinier se façonne au gré des expériences et de la pratique. Qu'ils aient suivi une école pour acquérir les bases, ou qu'ils aient appris auprès des anciens, la même exigence se fait ressentir quand il y a l'amour du métier : le souci du travail bien fait. Tout jardinier amoureux du métier vous assurera que grâce à ses soins, les fleurs et les arbres ne



*Gestes de jardinier. De gauche à droite : planter avec le bon espacement, manipuler avec précaution, tasser la terre, disséminer un anti-germinatif.*

30 000 fleurs d'été à planter et à arroser... Puisque «travail bien commandé, l'ouvrage est moitié fait», selon l'adage rappelé par un ancien jardinier, le service Espaces Verts s'organise : une équipe du fleurissement, deux équipes de tonte et la présence essentielle d'un mécanicien agricole. Il ne faut pas perdre son temps à cause d'une mauvaise organisation, du matériel en panne, de l'absence de véhicule. «Le travail doit être fait», répètent-ils souvent. Eh oui, la nature n'attend pas!

*L'équipe Fleurissement devant la mairie.*



meurent pas et qu'il ne peut quitter le chantier sans jeter un dernier regard au travail accompli : «Moi, j'aime mon métier. Bien souvent je repasse pour m'assurer que le travail est bien fait.» Les finitions ne sont jamais de l'ordre du détail : «Il faut tout faire avec la même attention.» L'espace beauvillésois étant divisé entre le terrain communal et les propriétés de la SCIC<sup>(1)</sup>, il arrive parfois que certaines parcelles à la délimitation floue souffrent d'un manque d'entretien. Difficile alors pour le jardinier

*L'équipe Tonte devant le gymnase Emile-Zola.*



d'ignorer une parcelle laissée pour compte. Le travail des jardiniers est exposé aux regards de tous. Soucieux de l'opinion que portent les gens sur leur ouvrage, ils ont parfois le regret de constater que celui-ci est peu reconnu, voire peu respecté.

### Les jardiniers du fleurissement

Avec sept hommes pour assurer la plantation des 30 000 fleurs annuelles en juin, il faut avoir le geste sûr pour réaliser le travail. L'œil du responsable Fleurissement guide le travail de l'équipe : faire des taches<sup>(2)</sup>, espacer correctement les plantes, doser les engrais, prendre en compte l'environnement urbain (par exemple éviter de planter un arbre exposé aux besoins des chiens ou à un courant d'air) etc. L'appréciation des conditions doit être exacte sinon le travail sera perdu. Un jardinier peut en dire long sur toutes les précautions qu'il prend. Entre les deux périodes de plantation, le printemps et l'automne, l'équipe de fleurissement assure environ cinq tailles successives sur des kilomètres de haies. En hiver, il faut planter les arbres, et procéder encore à quelques tailles.

### Des machines et des hommes

On ne peut pas parler du travail au service des Espaces Verts sans évoquer l'arrivée des machines. Les hommes ont dû s'adapter peu à peu à la mécanisation. Désormais, des stages permettent d'obtenir des autorisations pour conduire les machines, manipuler les engrais et connaître les nouvelles normes européennes.

Jusqu'au milieu des années 70, on coupait à la faux, au sécateur, avec des petites tondeuses. Pas de «cingleuse»<sup>(3)</sup>, comme le souligne un ancien. Le tracteur transportait deux tonneaux de 100 litres d'eau chacun. Aujourd'hui, l'équipe Fleurissement utilise un camion-citerne de 1 500 litres pour environ une demi-heure d'arrosage. Pour

*Tondeuse à trois plateaux pour tondre les 18 ha du Parc des sports.*



## LE BEAU MÉTIER DE JARDINIER

Témoignage de M. André Cocasse, 81 ans, jardinier retraité : «Je suis fils de cultivateur, j'ai travaillé chez un jardinier une quinzaine de mois, après ça, j'ai travaillé pendant cinq ans dans la culture de mon oncle, et puis je suis entré à la Commune à Aix-en-Othe dans l'Aube. Déjà, quand j'allais à l'école étant tout jeune, je faisais des chrysanthèmes, et puis si je vous disais que des chrysanthèmes j'en fais toujours à mon âge... J'ai appris et aimé mon métier en travaillant [...] C'est un beau métier, le métier de jardinier ! Je l'ai appris de moi-même sans faire d'études. Dans l'Aube, je faisais un peu tous les métiers : les serres, les fleurs, balayer la neige, installer des barrières pour la voierie... A cette époque, être jardinier ce n'était pas comme aujourd'hui, c'était un peu bancal, on faisait tous les métiers [...] Quand je suis arrivé à Villiers-le-Bel en 1968, je pensais pouvoir travailler en tant que jardinier. Il y avait les serruriers, les ferrailleurs, il y avait tout pour faire. Mais on nous disait que les fleurs coûtaient trop cher. Nous étions peu, quatre ou cinq hommes à élaguer à la serpe, et à couper l'herbe...»



*Le jardinier André Cocasse avec sa famille auprès d'un massif en étoile devant l'école Kergomard, rue du Pressoir, 1973.*

l'élagage, le travail se faisait à la serpe. Aujourd'hui, un homme peut élaguer jusqu'à dix arbres par jour.

Les machines permettent un gain de temps. Cependant, les secousses, le bruit, les projections de matériaux qu'elles occasionnent sont déplorés : «Avec ce bruit, on ne parle plus, on cogite beaucoup et c'est pas bon.» Toutefois, l'introduction des machines n'a pas amenuisé la coopération ni terni l'ambiance au sein des équipes, cette ambiance que chacun s'accorde à reconnaître comme essentielle.

### Calendrier serré pour les équipes Tonte

La connaissance de leurs machines, l'observation du terrain avant et pendant chaque tonte, la rigueur pour redéfinir le dessin du gazon font partie de leur savoir-faire : «C'est pas un amusement la machine, il faut savoir travailler.» La tonte, le débroussaillage, la taille,

l'élagage, le ramassage des feuilles remplissent le calendrier des huit personnes qui composent les deux équipes Tonte. Le mercredi est consacré aux écoles, il faut aussi un à deux jours par semaine pour tondre le parc des sports, le terrain d'honneur doit être coupé une fois par semaine. Un roulement permet de suivre l'entretien des différentes parcelles en tenant compte des priorités. Dès septembre, il faut ramasser les feuilles, réparer les pelouses. En hiver, l'équipe peut s'occuper des décorations de Noël, apporter les sapins dans les écoles, «faire des couronnes»<sup>(4)</sup>, tailler...

### Quel statut de jardinier ?

Le salaire de ces fonctionnaires des collectivités territoriales n'est pas forcément en adéquation avec leur savoir-faire. Il faut passer des concours pour espérer obtenir une paye qui valorise le travail. Aujourd'hui, la majorité des jeunes sont attirés par une formation plus longue, qui leur permettrait de se spécialiser dans la conception et de gagner un salaire supérieur. Les anciens pensent que le métier de «jardinier» en tant que tel se perd : «Le jardinier doit savoir concevoir des plans, mais aussi planter et faire les tâches qui s'en suivent.» La spécialisation croissante dans le service Espaces Verts entraîne aujourd'hui la redéfinition du statut de «jardinier» des villes.

**Laëtitia Franceschi,  
Université de Lyon**

(1) SCIC : Société Centrale Immobilière de la Caisse de Dépôts et de Consignations, gestionnaire des grands ensembles de Villiers-le-Bel.

(2) Planter selon les couleurs.

(3) Débroussaillouse.

(4) Couper le dessous des arbres en remontant sur les côtés pour que les machines puissent passer.



La participation des jardiniers à la Coupe du monde 1998.

## LES MUTATIONS D'UN SERVICE EN RELATION AVEC LES CHANGEMENTS URBAINS

La date de la création du service Espaces Verts à Villiers-le-Bel reste floue. C'est à partir du milieu des années 60, qu'un groupe d'agents de la Voirie se serait davantage spécialisé dans l'entretien des espaces verts, jusqu'à la formation de deux services distincts – Voirie et Espaces Verts – dans les années 80, sans acte officiel.

Le fleurissement a pris ces dernières années une nouvelle importance. Les chiffres sont éloquentes :

- En 1990 : 7000 fleurs annuelles et 8000 fleurs bisannuelles

- En 2004 : 25 000 à 30 000 fleurs annuelles et 35 000 fleurs bisannuelles; 50-60 sortes d'annuelles et 15 sortes de bisannuelles

C'est dire si le concept de «ville fleurie» est récent. Où trouvait-on des fleurs? Devant la mairie, au monument aux morts, au cimetière.

En 1999, Villiers-le-Bel crée son concours municipal de fleurissement. En 2003, il y avait déjà 60 participants répartis selon trois catégories : balcons, voies publiques, maisons.

*Serre du collège Léon Blum, section horticole, en partenariat avec la mairie pour la fourniture des fleurs.*





## Et si on allait au parc?

**Les parcs urbains sont parfois méconnus par les habitants. Mais les personnes qui les fréquentent ont une foule d'idées pour y passer de très agréables moments. Et aussi pour imaginer leur aménagement.**

**L**e parc Kennedy, c'est où???» Ainsi répondent de nombreux sarcellois, lorsqu'on les interroge au sujet de ce jardin public. Pourtant il est situé au cœur de la ville, à deux pas du marché et du centre commercial des Flanades. Il suffit d'emprunter l'avenue du 8 mai 1945, continuer sur l'avenue Auguste Perret, tourner à gauche juste avant l'arrêt de bus, pour découvrir, entre quatre immeubles, de grandes pelouses et de magnifiques arbres. Des allées serpentent entre les buttes verdoyantes, des haies composent des placettes à l'abri des regards, les arbres jouent à cache-cache avec les bâtiments, des jeux d'ombre et de lumière créent une ambiance changeante.

### Au milieu de la nature

«La tranquillité, la verdure, s'évader des blocs de béton», voilà ce que la plupart des gens recherchent en venant ici. «Je viens pour être tout seul, loin du bruit, loin du stress, explique Michael, c'est bien d'être au milieu des arbres, car il n'y en a pas à Paris, où j'habite.» D'autres, comme Fathia et Meryem, consi-



dèrent plutôt le parc comme un lieu de rencontre : «On est bien ici pour discuter.» Lucien aime y donner des leçons de choses : «On apprend le nom des animaux aux enfants, les pies, les merles, les colombes, les pigeons...» Tous apprécient de pouvoir prendre l'air au milieu de la nature, et cela se voit sur leur visage détendu.

### Un espace pour tous, chacun entre soi

Tout le monde vient au parc : enfants, adolescents, adultes et personnes âgées, hommes et femmes, gens de toutes origines, habitants de Sarcelles ou d'ailleurs... Les personnes habitant à proximité sont cependant les plus nombreuses : «Ma femme peut m'appeler de la fenêtre, et on peut surveiller les enfants quand ils viennent seuls.» Des territoires se dessinent. Les jeunes se retrouvent entre eux sur l'herbe ou à l'entrée nord-ouest, tandis que les personnes âgées s'assoient sur les bancs ou se promènent. Chacun a aussi ses heures préférées. Les jeunes gens fréquentent le parc plutôt l'après-midi ou tard le soir. Quant aux personnes âgées, elles viennent généralement l'après-midi et le matin, parfois dès six heures. Les jours de marché, le parc connaît une animation particulière, avec les personnes qui le traversent pour raccourcir leurs déplacements.



## Beaucoup d'idées

Les usagers du parc ne manquent pas d'idées pour faire de ce lieu un endroit encore plus agréable. Tous appellent de leurs vœux un nettoyage plus fréquent et un plus grand respect des gens. Les personnes qui connaissent le parc depuis ses débuts ont la nostalgie des aménagements d'autrefois, le toboggan et les bacs à sable, le gardien, les bancs plus nombreux. Les mamans apprécieraient l'installation d'un robinet ou de toilettes. Même Maryam, âgée de sept ans, a des suggestions : "Il pourrait y avoir des vélos, des cordes à sauter, des trottinettes, des cerceaux". Mais "les montagnes" qu'elle peut dévaler en courant font déjà son bonheur...

## Plaisirs variés

De nombreux loisirs sont pratiqués dans le parc : lire, faire la causette, regarder la nature ou observer les passants... Ces activités sont particulièrement appréciées par les personnes âgées. Les plus petits aiment jouer à cache-cache, au chat ou au ballon; Angélica, elle, a un faible pour la cueillette des petites fleurs sauvages, qu'elle ramène chez elle. Les jeunes gens préfèrent fumer, téléphoner ou écouter de la musique, à moins qu'ils n'aient un rendez-vous amoureux. Leurs aînés se livrent à des parties de pétanque ou même à des tournois. Des promenades s'organisent au fil des déambulations de Précieuse, de Papyrus et autres toutous. Des pique-niques et des barbecues se déroulent à la belle saison, et il n'est pas rare qu'ils se concluent par une bonne sieste.

Le bonheur serait-il dans le parc ?

Adel, Alexandra, Camille, Flavien et Manuëla.

Collège Voltaire de Sarcelles



Le grand ensemble dans les 1960 avec au premier plan le parc Kennedy.

## UN GRAND PARC POUR UNE NOUVELLE VILLE

Après la Seconde Guerre mondiale, Sarcelles est encore une bourgade à caractère agricole. Suite à la crise du logement, la SCIC entreprend en 1954 la construction d'un Grand Ensemble, qui sera achevé en 1975 et accueillera 55 000 habitants. De nombreux espaces verts sont prévus (13 m<sup>2</sup> par habitant!) et dans le second quartier créé (Lochères), l'architecte Labourdette imagine un vaste parc, qu'il place au centre de la nouvelle ville et au cœur des immeubles.

Jean Camand est le paysagiste qui a conçu tous les espaces verts de la ville. Pour le parc Kennedy, il s'est inspiré des parcs urbains du XIX<sup>e</sup> siècle et des jardins à l'anglaise, qu'il réinterprète avec un design des années 60. 7 000 arbres et arbustes ont été plantés; les espèces sont nombreuses : sophora, marronnier d'Inde, saule pleureur, gingko biloba, glédizia, pin sylvestre, pin griffii, cèdre déodara, chamaecyparis, prunus pissardii, laurier palme, if, etc. La croissance des jeunes plantations a été anticipée de manière à ce qu'elles cachent les bâtiments et créent une sorte de cocon; depuis 1959, date de la création du parc, les arbres ont grandi, jusqu'à atteindre plus de 20 mètres pour certains.

Dans cet écrin de verdure aux formes et couleurs variées, des reliefs et des buttes ont été aménagés avec les terres de déblais de la construction des immeubles. Des jeux (toboggan, bac à sable...) ont été installés près d'une pièce d'eau, pataugeoire pour les enfants. Camand a créé un parc qui se découvre peu à peu, au gré des promenades et de l'imagination des passants. Une belle revanche du végétal contre le béton...



## NOTRE VILLE, NOTRE PARC, NOTRE ENQUETE

«Mais oui, mais oui, l'école est finie!!» Cela ne vaut pas pour nous, groupe de cinq élèves de 3<sup>e</sup> volontaires pour étudier le parc Kennedy pendant une semaine, dans le cadre de «l'Ecole Ouverte». Encadrés par Catherine Roth, l'ethnologue de la Communauté d'Agglomération, et notre professeur de technologie Abdel Bensidhoum, nous avons emprunté le chemin de notre Collège Voltaire, tout beau, tout fleuri et merveilleusement bien dirigé par Patricia Colin, la principale. Nous étions enthousiastes quant à l'idée de travailler avec des professionnels. «On est des V.I.P.!!» s'est exclamée Manuëla en découvrant le programme. Au menu, une série d'enquêtes dans le parc, avec observations, photographies et interviews. Pour compléter notre travail sur le terrain, nous avons eu la chance d'accueillir Hervé Vieillard-Baron, professeur de géographie à l'Université Paris VIII et Nathalie Fillon-Dumont, paysagiste et chercheur à l'Ecole Nationale Supérieure du Paysage de Versailles. Nadia Ben Hamouda et David Aranda, du Club des Belles Images de Sarcelles, nous ont présenté des photographies de Xavier Zimbaro pour nous initier aux prises de vue. Grâce à cet atelier d'ethnologie, le parc Kennedy et ses quatre hectares n'ont plus aucun secret pour nous. C'est avec plaisir que nous avons rédigé cet article pour vous le faire connaître.



# Les différents visages de la nature en ville

La nature est inégalement répartie sur les territoires urbains, mais elle est présente dans tous les quartiers. Elle prend des formes diverses, squares, jardins, alignement d'arbres, espaces de loisirs, plantes sauvages, etc. En voici l'illustration avec l'exemple de Garges-lès-Gonesse.

## 1. Lierre sauvage sur un château d'eau

Les plantes sauvages sont partout en ville, jusque sur le béton.



## 2. Une butte paysagère dans le quartier de Dame Blanche Nord

Les déblais de construction des immeubles ont souvent été utilisés pour composer des buttes arborées.



## 3. Les arbres de l'avenue du Général de Gaulle.

Les alignements d'arbres donnent de la solennité aux artères de la ville.



## 4. Les balcons fleuris d'un immeuble du quartier Barbusse

Le fleurissement des balcons participe à l'aménagement paysager des villes.

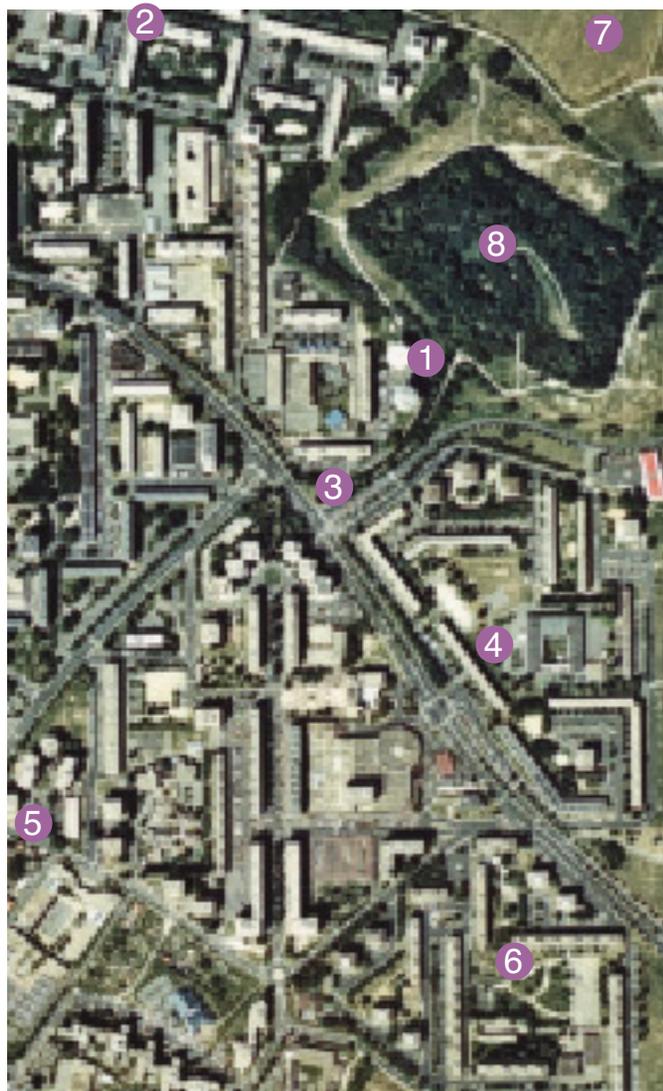
## 5. Des jardins sauvages dans le quartier de la Doucette

Les habitants tirent profit des interstices de la ville pour créer des jardins.



## 6. Le square Olof Palme dans le quartier Basses Bauges

La construction de grands ensembles s'est accompagnée de la création d'espaces verts et de squares.





7. *Un pâturage au bord de la ville*  
Les terres agricoles n'ont pas toutes disparu avec l'urbanisation.

8. *Le parc de loisirs du fort de Stains*  
Les bois offrent des espaces pour la détente.



- Dessiner une carte verte de la ville ou du quartier, en distinguant les espaces selon leur type ou selon les activités qui peuvent y être pratiquées
- Identifier les espèces d'arbres plantées dans la ville ou le quartier, et les dessiner
- Choisir un arbre du quartier, observer son évolution, se renseigner auprès des jardiniers de la ville pour mieux le connaître
- Composer un herbier des plantes sauvages qui poussent dans un périmètre de la ville
- Dresser une liste d'animaux qui vivent en ville, étudier leur mode de vie, distinguer les animaux aimés, acceptés ou détestés par les citoyens
- Repérer la présence de l'eau dans la ville et identifier les dispositifs mis en place par pour l'utiliser, hier et aujourd'hui
- Sélectionner une rue ou une place et imaginer un projet qui réaménage la présence de la nature



9. *Un rond-point dans le quartier de la Muette*  
L'aménagement paysager met en scène les carrefours de la ville.



10. *Le complexe sportif Pierre de Coubertin*  
La nature est aussi une ressource pour la pratique sportive.



(Localisé hors vue aérienne).  
*Les berges du Crould.*  
La végétation pousse le long des rivières.



11. *Un jardin du quartier Carnot*  
Dans les quartiers pavillonnaires, l'espace vert se vit au privé, avec les jardins entretenus par les habitants.



12. *L'emprise pour la construction de l'autoroute A16*  
Les terrains réservés pour de futurs projets ne sont pas aménagés, mais les habitants les utilisent pour leurs loisirs ou déplacements.



13. *Les arbres du cimetière communal*  
Les cimetières ont été les premiers espaces publics agrémentés de végétaux.

La vallée du Petit Rosne a connu de nombreuses inondations tout au long du xx<sup>e</sup> siècle. Le dallage de la rivière dans les villes, l'urbanisation qui imperméabilise les sols et le développement de méthodes industrielles de culture ont conforté ce phénomène vieux de plusieurs siècles. Pour lutter contre ces événements dramatiques, des travaux d'aménagement de la rivière doivent être entrepris, comme les bassins de retenue créés à Sarcelles.



# Inondations et aménagements des rivières



## Les inondations de 1926

«A Sarcelles, le ruisseau le Rosne qui prend sa source à Moisselles a débordé dans la nuit. A la fabrique de pansements stérilisés Lagazy, l'eau a emporté des bonbonnes d'alcool et des paquets de pansements. La rue de Paris fut envahie toute la journée d'hier. Tous les fournils des boulangers sont inondés et la commune doit être ravitaillée par Villiers-le-Bel et Ecouen.»

*Le Petit Parisien*, 5 juillet 1926

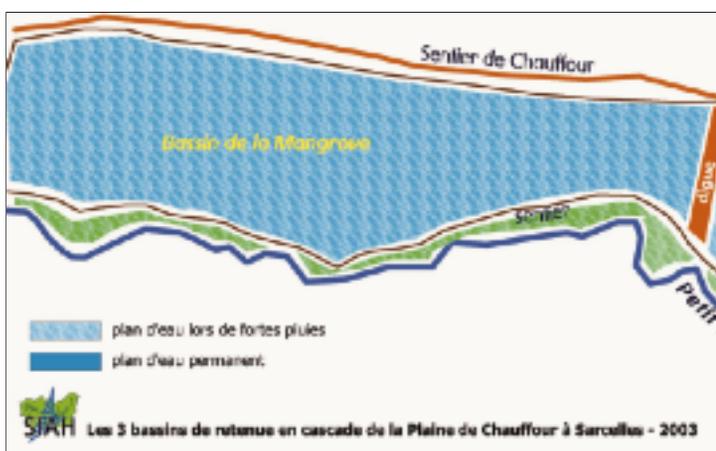
«Jamais ce filet d'eau n'avait attiré l'attention des géographes. Un orage plus violent que les autres et le voici au premier plan de l'actualité. L'eau pénétrait partout avec une violence qui présageait la catastrophe et avec une soudaineté qui rendait vains tous les efforts. Un peu partout, dans la rue de Paris, ce furent des scènes angoissantes. [...] Au total, 1000 habitants sinistrés, dont les maisons sont complètement inondées. La famille A. composée de deux hommes, deux femmes, un bébé de 18 mois, est restée une partie de la nuit, soit 5 heures, sur le toit de la maison en attendant les secours.»

*Le Progrès*, 3 juillet 1926



## Les inondations de 1992

«Un peu partout, à Ezanville, Ecouen, Saint-Brice-sous-Forêt et Sarcelles-Village, ce sont les zones pavillonnaires qui sont les plus touchées. Dans certaines habitations du quartier de la gare d'Ezanville-Ecouen, la hauteur d'eau a atteint 1,50 mètre. Tout comme à Sarcelles-Village où le parc de la Mairie s'est transformé, au fil des heures, en petit lac. A Saint-Brice-sous-Forêt, la zone industrielle a été touchée, obligeant certaines entreprises à suspendre leurs activités. A Sarcelles, les sous-sols de la clinique Alexis-Carel sont inondés. A Cormeilles-en-Parisis, le CD 48 a été fermé lundi. Une étendue d'eau de 2000 m<sup>2</sup> et



de trois mètres de profondeur s'étant formée sur la carrière Lambert et risquant de provoquer un glissement de terrain.»

*La Gazette du Val-d'Oise, 3 juin 1992*

«De véritables coulées de boue ont alors déferlé sur le vieux Sarcelles, les eaux montant par endroits jusqu'à 1,50 ou 1,80 m au-dessus du sol. Aux premières heures de la matinée, tandis que pompiers, riverains sinistrés ou solidaires s'activaient sans relâche, la ville offrait un spectacle de désolation. [...] Partout, les sinistrés, avec parfois de l'eau jusqu'à la taille, essayaient de sauver ce qui pouvait l'être. Pour ceux qui se sont retrouvés sans rien, la solidarité s'est organisée [...] Il a fallu plusieurs jours pour éliminer la boue qui avait envahi les rues et les habitations, mais des semaines avant que la ville ne recouvre un aspect habituel. Un an plus tard, les traces du sinistre du 1<sup>er</sup> juin 1992 sont encore bien présentes dans les esprits.»

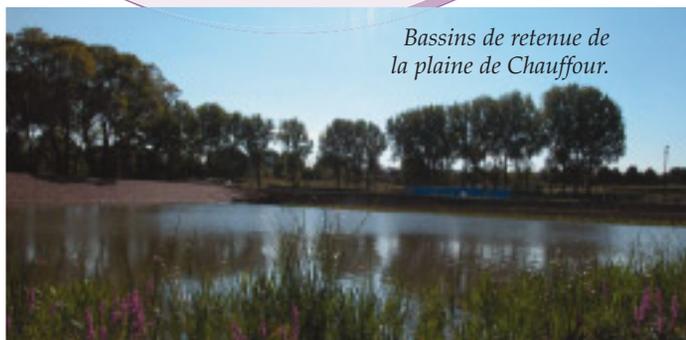
*Le Parisien, 1<sup>er</sup> juin 1993*

### Aménager la rivière pour lutter contre les inondations

«Les partenaires se sont mis autour de la table (Agence de l'Eau, Syndicat des Eaux, Municipalité, Région, Association Sarcelloise de Sauvegarde et d'Aménagement des Rivières et des Sites ...) pour élaborer un projet en adéquation avec le respect de l'environnement et l'efficacité technique. Aujourd'hui ce projet, dont le coût est estimé à 4,5 millions d'euros, est sur le point d'aboutir. Trois bassins de rétention et trois digues sont en cours de réalisation. Les bassins ont été conçus pour s'intégrer dans le paysage. Ainsi le bassin situé à proximité du stade Léo-Lagrange, avec l'effet d'un miroir d'eau, prend l'aspect d'un étang, avec des roseaux sur les berges et les poissons qui n'attendent que leur introduction. Des oiseaux ont déjà fait leur retour sur le site. Un chemin est également en train d'être aménagé afin d'offrir une balade le long de la rivière.»

*La Gazette du Val-d'Oise, 19 novembre 2003*

- Dresser la liste des conséquences des inondations
- Imaginer la lettre d'un habitant racontant l'inondation à l'un de ses proches en 1992 ou en 1926
- Faire des recherches sur les différentes causes possibles d'une inondation
- Identifier les acteurs intervenant dans l'aménagement des rivières et leur rôle
- Dessiner la carte du Crould et du Petit Rosne, repérer les agglomérations qui se sont installées au bord des deux rivières
- Repérer les sources de pollution de la rivière et composer une charte pour sa protection
- Etudier l'évolution des ressources en eau douce dans le monde

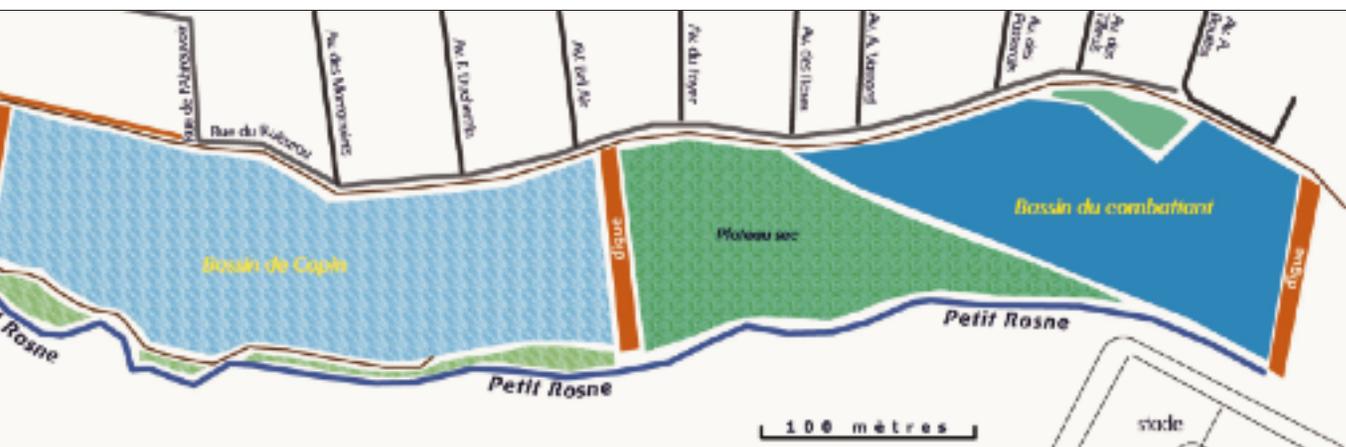


*Bassins de retenue de la plaine de Chauffour.*

### Les bassins de retenue à Sarcelles

«Ces trois bassins en cascade peuvent retenir 70 000 m<sup>3</sup> d'eau, autant de volume qui ne menacera pas les habitants. Le principe des bassins de retenue est simple : il s'agit d'une cuvette large et peu profonde dans laquelle les débordements de la rivière s'engouffrent. Ces bassins sont surveillés à distance, depuis un poste de contrôle où il est possible de visualiser et gérer le taux de remplissage, le débit de l'eau, et surtout d'anticiper les actions à mener grâce aux informations radar fournies par Météo-France. Il ne s'agit pas d'une simple surveillance. En effet, il est possible d'agir à distance sur ces bassins en régulant le débit d'entrée ou de sortie. Lorsqu'un bassin se remplit et arrive à saturation, la technologie en place permet de le vider à une vitesse définie en fonction de l'urgence et de l'état des bassins en aval.»

Document du SIAH des vallées du Crould et du Petit Rosne



Inventé

à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par l'anglais Howard, le modèle des cités-jardins s'est imposé dans la France de l'entre-deux guerres comme une référence de l'habitat pour les classes ouvrières et moyennes. Il a connu de multiples interprétations, de la vision paternaliste de Georges Benoit-Levy à la conception progressiste d'Henri Sellier, en passant par les déclinaisons de maîtres d'ouvrages très divers, comme à Villiers-le-Bel. Certains ont même parlé de «cité-jardin» verticale pour désigner les grands ensembles



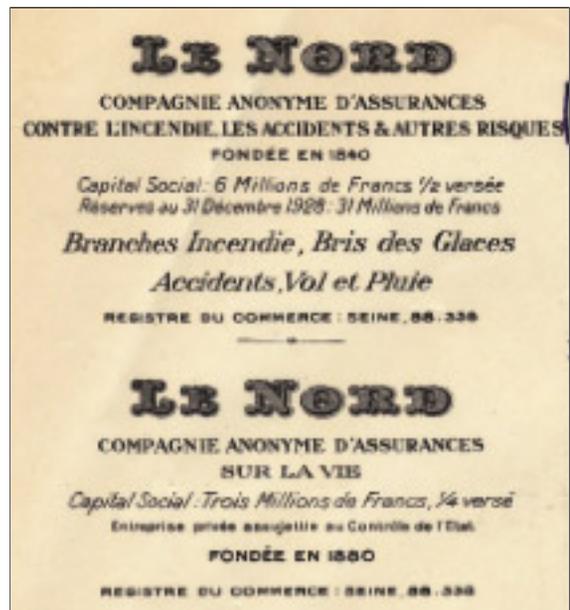
# Le modèle des cités-jardins

## La cité-jardin Le Nord de Villiers-le-Bel

Les Offices Publics d'Habitations à Bon Marché (HBM) ont été les principaux constructeurs de cités-jardins en région parisienne. Mais des entreprises industrielles, des compagnies de chemins de fer, des compagnies d'assurances, des sociétés anonymes ou coopérations d'HBM ont également édifié des cités-jardins. Celles-ci avaient alors pour vocation de loger le personnel de la société ou la population locale.

C'est le cas de la cité-jardin bâtie à Villiers-le-Bel. La Compagnie d'Assurances le Nord est à l'origine de la création de ce petit ensemble de 43 pavillons. A la différence des célèbres cités-jardins construites sous l'instigation de Sellier (à Suresnes, Châtenay-Malabry, Stains, etc.), le programme ne s'est pas accompagné de la construction d'équipements collectifs. Les logements, proposés en location à partir de 1930, ont été mis en vente en 1958.

Le concepteur de cette cité-jardin est l'architecte Henry Viollet, à qui on doit également les cités d'Orly et de Vitry-sur-Seine. Le choix d'une architecture «régionale» est caractéristique des années 1920, entre recherche du pittoresque et apologie de la vie rurale et traditionnelle.



## Description de la «Garden city» par Ebenezer Howard

«La cité-jardin qui doit être bâtie au centre approximatif du domaine de 2400 hectares couvre une superficie de 400 hectares, soit le sixième de la propriété. Elle pourra être de forme circulaire et d'un rayon d'un peu plus d'un kilomètre. Six magnifiques boulevards – chacun de 36 mètres de large – traversent la ville en partant du centre et la divisent en six parties égales, ou quartiers. Au centre, un espace circulaire d'environ 2,2 hectares est occupé par un beau jardin bien irrigué. Autour de ce jardin sont disposés les grands édifices publics : hôtel de ville, salle de concerts et de conférences, théâtres, bibliothèques, musée, galerie de peinture et hôpital... Tout autour du parc central circule une large galerie vitrée nommée «Crystal Palace», ouverte sur le parc. Cet édifice est, par temps de pluie, un des lieux de rencontre favoris du public. »

E.Howard, *Garden Cities of tomorrow*, Londres, 1898

## «Le credo des cités-jardins», par Georges Benoit-Levy

«Je crois en la noblesse de la vie  
Je crois en la dignité du travail, du travail honnête, accompli avec joie, rémunéré comme il se doit.

Je crois en l'utilité des loisirs et des saines récréations

Je crois que chaque famille devrait avoir son foyer, et chaque maison son jardin

Je crois en la nécessité d'une bonne alimentation

Je crois au culte de l'existence humaine, à l'entretien de la santé

Je crois au charme des fleurs, à l'harmonie de la nature

Je crois au respect de la femme, à la sanctification de l'enfance.

Je crois à la Cité heureuse

Je crois en la puissance souveraine de la Beauté

Je crois en la Fraternité parmi les hommes

Je crois en l'Amour et en la Bonté

Je crois que le bonheur est de ce monde.»

G. Benoit-Levy, *Art et coopération dans les cités-jardins*, Editions des cités-jardins de France, 1911

## La cité-jardin dans les projets d'Henri Sellier, président de l'Office des HBM de la Seine

«Ces projets ne sauraient toutefois être considérés comme tendant à la création de véritables cités-jardins au sens absolu du mot. La cité-jardin d'après Howard et telle qu'elle résulte de l'expérience de Letchworth, constitue une ville complète, vivant par elle-même, indépendante de toute agglomération. [...] L'office départemental n'a pas été créé pour provoquer une expérience sociale de cette nature [...] il a un objectif bien limité et bien défini qui consiste à édifier les agglomérations propres à assurer le décongestionnement de la ville de Paris et de ses faubourgs et à servir d'exemple aux lotisseurs qui, depuis trente ans, ont littéralement "saboté" la banlieue. Il tend à montrer comment, tout en tenant compte des conditions économiques et morales de la vie urbaine, il est possible d'assurer à la population laborieuse, manuelle et intellectuelle, un logement présentant le maxi-

num de confort matériel, des conditions hygiéniques de nature à éliminer les inconvénients des grandes villes.»

H.Sellier, *Habitations à Bon Marché du département de la Seine. Cités jardins et maisons ouvrières*, C. Massin, 1921

## Regards d'urbanistes contemporains

«Les pavillons, tous différents, n'en dégagent pas moins un sentiment d'unité. Rangement désordonné? Ordre dérangé? Avec leurs jardins, ils bordent les rues courbes ou zigzagantes, des inflexions qui créent autant de perspectives pour l'habitant ou le promeneur. [...] C'est le triomphe de l'artifice travaillé et ingénieusement disposé. Une rue courbe peut judicieusement s'élargir pour souligner une perspective, offrir de l'espace à un square ou à une école. Ces rues et voies sans commerce doivent s'animer d'elles-mêmes et y parviennent souvent. Les masses et cloisons végétales qui les bordent sont également actrices du spectacle [...] Si les cités-jardins fascinent encore aujourd'hui les architectes-urbanistes, c'est qu'elles s'attachaient à créer un nouveau cadre de vie et qu'en cela elles ont bien réussi. Elles fournissent une double leçon, celle d'un développement péri-urbain bien maîtrisé, celle d'une composition urbaine de grande qualité.»

A.C. Werquin et A.Demangeon, «Le bonheur en banlieue», *Diagonal*, n° 104, décembre 1993.

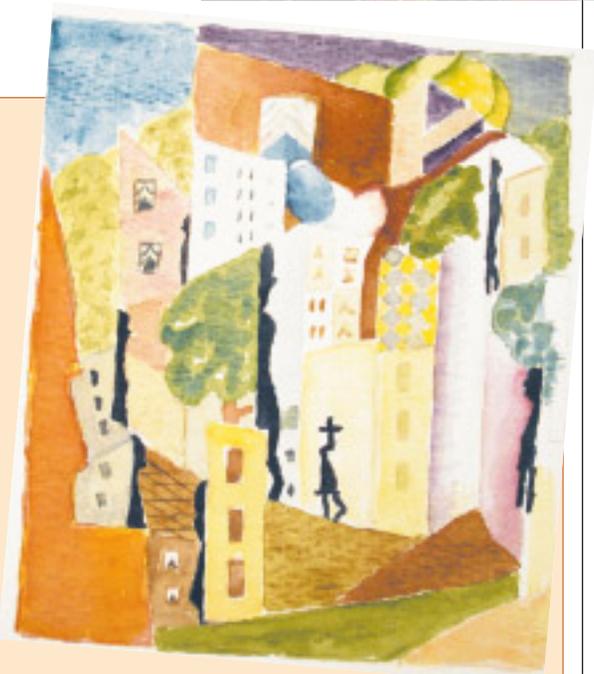
## Pistes pour des activités en classe

- Comparer les visions de la cité-jardin selon Howard, Benoit-Levy et Sellier
- Décrire les raisons de la crise du logement dans la région parisienne après la première guerre mondiale
- Faire des recherches sur l'histoire des cités-jardins dans d'autres pays européens
- Comparer le modèle de la cité-jardin à celui qui lui a succédé, les grands ensembles
- Etudier l'évolution du jardinage dans les pratiques culturelles françaises
- Expliquer pourquoi la cité-jardin intéresse encore aujourd'hui
- Imaginer ce que pourrait être la cité-jardin de demain et rédiger le texte de son argumentaire



# AUTRES RE

L'environnement quotidien est un sujet d'inspiration pour les habitants qui s'investissent dans des pratiques artistiques. Leurs travaux suggèrent, racontent, ré-inventent des histoires personnelles et collectives. Ils offrent une autre voie pour regarder et comprendre le territoire.



## Cheminevements

«En 1960, dans ce tranquille village gargeois où fleurissaient des jardins ceinturant de coquets pavillons, une ville nouvelle a brusquement surgi. Progressivement la métamorphose s'est

mise en route, transformant la campagne, réduisant l'espace, imposant sa verticalité. Alors, comme une sorte de résistance aux artères neuves de la ville, de petits passages se glissèrent entre les bâtiments parmi les espaces verts réduits. Dernier

regard d'un temps révolu, ce lacs d'humides petites sentes s'imprima dans le sol, oxygénant la ville, tracées par une multitude de pas, épris de liberté...»

Nanou (Garges)



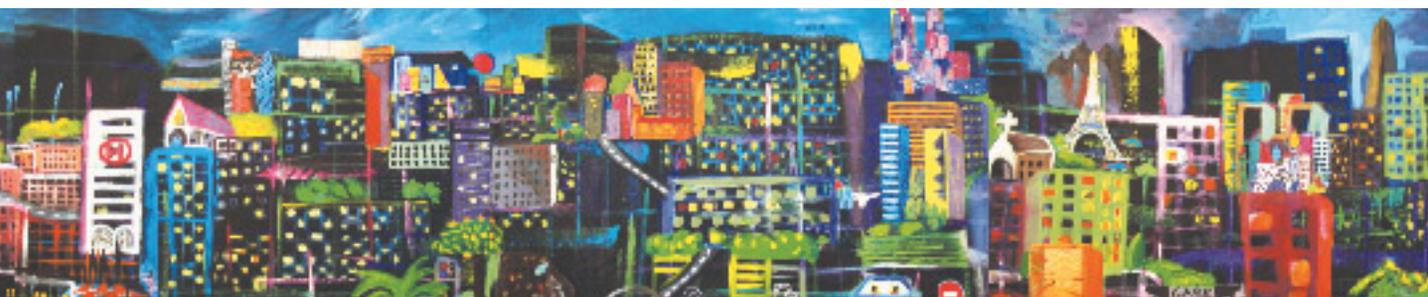
## Les bords du Petit Rosne, entre Arnouville et Garges-lès-Gonesse

«Dans nos jeux d'enfants, entre voisins, amis, famille, nous jouions à Tarzan en nous accrochant aux branches des arbres (assez nombreux à cette époque), pour passer d'une rive à l'autre. Parfois, la branche du saule, flexible, nous obligeait au bain forcé dans l'eau et la vase. Il nous est arrivé de ressortir sans chaussure ; un râteau nous était nécessaire pour récupérer notre bien, avec beaucoup de patience et pas mal de surprises à la sortie... crottes, ou ustensiles divers. Il est inutile de chercher à reproduire ce genre de jeux ; les lieux ont évolué très sensiblement. Si j'ai appris à nager dans le Petit Rosne, il est nettement recommandé de le faire en piscine pour des tas de raisons. Nos amis de l'époque seront, je pense, de mon avis.»

Monique (Arnouville)

# G A R G E S

Une sélection proposée par  
Claire Morère (Ecole Municipale  
d'Arts Plastiques de Garges)



## Une ville

Fresque imaginée et réalisée par un groupe de jeunes gens âgés de 13 à 20 ans de Garges et Sarcelles : Laetitia, Aurélie, Héléne, Ali, Caroline, Samia, Kevin, Emeline, Johanna, Hassan, Lionel et Elie. Ils aiment mêler les villes d'ailleurs à la leur, imbriquer de grands ensembles lumineux et festifs,

y insérer des monuments connus, quelques palmiers ou plantes. Mais l'essentiel est plutôt la fluorescente lumière des villes, l'impression de vivre et d'habiter, de scintiller, ville belle la nuit, dont la nature est peu présente, comme un petit décor d'appoint.



## Art floral japonais

Cette composition collective a été réalisée par le groupe «Ikebana» : Catherine, Françoise, Elisabeth et Martine de Garges, Jacqueline de Sarcelles et Monique d'Arnouville. Des végétaux, cueillis dans la nature ou dans le jardin de la Maison des Arts, viennent trouver leur place parmi des fleurs qui apportent leur couleur et leur forme spécifique. «C'est à notre œil de bien les choisir et de créer des sculptures et des peintures éphémères», explique Monique Petit, animatrice de cet atelier.

## Le jardin de la Maison des Arts à Garges-lès-Gonesse

Le jardin, au pied des immeubles, est ouvert à tous. Chacun peut venir regarder l'évolution des plantes, observer, cueillir, échanger et créer sa propre fantaisie : modelage de petits pois, collage de pétales, estampage de branches, fabrication de jus colorés... Ou tout simplement, comme dans le jardin de Monet, avoir son futur tableau sous les yeux. Le cycle des saisons y est perceptible, tout comme le cycle de la plante : de la graine au fruit, du fraisier au pot de confitures... La soupe confectionnée avec les poireaux plantés de ses mains prend une saveur particulière.



# POUR EN SAVOIR PLUS

## A lire

- Andia B. (dir.), *Cent jardins à Paris et en Ile-de-France*, Direction à l'Action Artistique de la Ville de Paris, 1992.
- Baridon M., *Les Jardins. Paysagistes, jardiniers, poètes*, Robert Laffont, 1999.
- Bataillon A. et autres (dir.), *Jardins en banlieue. Les jardins dans la fabrication du territoire en Val-de-Marne*, Créaphis, 2003.
- Benoist-Mechin J., *L'Homme et ses jardins. Ou les métamorphoses du Paradis terrestre*, Albin Michel, 1975.
- Blanchon B., *Pratiques paysagères en France de 1945 à 1975 dans les grands ensembles d'habitation*, Ecole Nationale Supérieure du Paysage, 1998.
- Cabedoce B., *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers : 1896-1996. La Ligue Française du Coin de Terre et du Foyer*, Créaphis, 1996.
- Collette F. (dir.), *Le Temps des jardins*, Côté jardin, 1992.
- *Deux siècles pour que vivent nos rivières*, Syndicat Intercommunal pour l'Aménagement Hydraulique des Vallées du Crould et du Petit Rosne, 2003.
- Dubost F., *Les Jardins ordinaires*, L'Harmattan, 1997.
- Dubost F., *Vert patrimoine. La constitution d'un nouveau domaine patrimonial*, Maison des Sciences de l'Homme, 1994.
- *Jardins en Val-d'Oise*, Conseil Général du Val-d'Oise, 1993.
- «La Nature en ville», *Annales de la recherche urbaine*, n°74, mars 1997.
- *Le Petit Rosne dans Sarcelles. Découverte et environnement*, ASSARS, Comité de quartier du village de Sarcelles et Ville de Sarcelles, s.d.
- «La Ville entre urbanité et ruralité», *Histoire urbaine*, n°8, décembre 2003.
- Le Dantec J.-P., *Jardins et paysages : Une anthologie*, Editions de la Villette, 2003.
- Le Dantec J.-P., *Le Sauvage et le Régulier. Art des jardins et paysagisme en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Editions du Moniteur, 2002.
- Mosser M. et Georges T. (dir.), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Flammarion, 1991.
- Mosser M. et Philippe N. (dir.), *Le Jardin, art et lieu de mémoire*, Éditions de l'Imprimeur, 1995.
- Phlipponneau M., *La Vie rurale de la banlieue parisienne. Etude de géographie humaine*, Armand Colin, 1956.
- Reclus E., *Histoire d'un ruisseau*, Actes Sud / Babel, 2001.
- Sansot P., *Jardins publics*, Payot, 1995.
- Stéfulesco C., *L'Urbanisme végétal*, Institut pour le Développement forestier, 1993.
- Trochet J.-R. et autres (dir.), *Jardinages en région parisienne XVII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècle*, Créaphis, 2003.
- Van Zuylen G., *Tous les jardins du monde*, Gallimard-Jeunesse, 1994.
- Weber F., *L'Honneur des jardiniers. Les potagers de la France du XX<sup>e</sup> siècle*, Belin, 1998.

## A visiter

- Le Ministère de la Culture organise tous les ans un Rendez-vous aux jardins.  
[www.rendezvousauxjardins.culture.fr](http://www.rendezvousauxjardins.culture.fr)
- Le Parc de la Courneuve propose des visites thématiques, pour les individuels comme pour les écoles  
[www.parcs93.info/fr/parcs/courneuve/index.php](http://www.parcs93.info/fr/parcs/courneuve/index.php)
- Le Conseil des Sages a rédigé une fiche pour un circuit vert à l'intérieur de Villiers-le-Bel. Disponible auprès du service Communication de la Mairie. Tél. : 01 34 29 28 27.
- L'association «Entraide Universitaire» organise chaque printemps une journée portes-ouvertes au château d'Arnouville.
- Le Syndicat Intercommunal pour l'Aménagement Hydraulique des vallées du Crould et du Petit Rosne organise sur rendez-vous des visites de la station d'épuration de Bonneuil-en-France, pour des groupes adultes ou scolaires. Tél. : 01 30 11 15 15. [www.siah-crould.org](http://www.siah-crould.org)
- *Guide des acteurs de l'environnement en Val-d'Oise*, Conseil Général du Val-d'Oise, 2001. Un guide à consulter pour trouver d'autres lieux et ressources.

## Plus particulièrement pour les scolaires

Dans la collection «Textes et documents pour la classe», éditée par le CNDP :

- *Les Animaux des Français*, n°291, 1982
- *Fruits et légumes*, n° 591, 1991
- *L'Eau potable*, n°677, 1994
- *Nature et ville*, n°795, 2000
- *Jardins, l'art et la nature*, n° 835, 2002
- *Lire sa ville*, CRDP de l'Académie de Créteil, 1999
- *Des parcs pour la ville*, VHS, Paris, CNDP / La Cinquième, 1998
- *Des animaux parmi les hommes*, VHS, Paris, CNDP / La Cinquième, 1998
- *Les Fruits de la colère*, VHS, ASSARS / RDVA, 2000
- Schickel E. et Martin S., *Ma nature, ma ville*, Delagrave, 2003
- [www.domtar.com/arbre/start.htm](http://www.domtar.com/arbre/start.htm)  
Site éducatif sur les arbres
- [www.cnrs.fr/cw/dossiers/doseau/accueil.html](http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/doseau/accueil.html)  
Dossier scientifique sur l'eau douce
- [www.ecole-et-nature.org/accueil.html](http://www.ecole-et-nature.org/accueil.html)  
Site du réseau d'éducation à l'environnement
- [www.culture.gouv.fr/documentation/joconde/EXPO/theme\\_jardin.htm](http://www.culture.gouv.fr/documentation/joconde/EXPO/theme_jardin.htm)  
Sélection d'œuvres d'art sur le thème des jardins

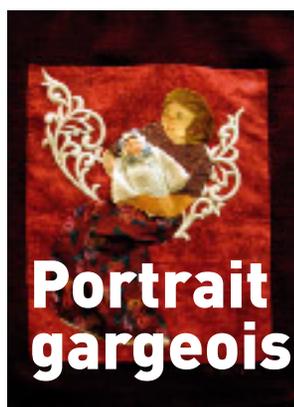
## VALISE PÉDAGOGIQUE

Les documents marqués en bleu ont été rassemblés en une valise pédagogique, complétée par un plan et une photo aérienne des communes de Val de France. Pour emprunter cette valise pédagogique, les enseignants et animateurs peuvent se renseigner auprès de la Direction de la Culture, des Sports et des NTIC de la Communauté d'Agglomération (01 34 04 20 32).

# CHANTIERS DU PATRIMOINE



**Mémoire  
de la Libération**



**Portrait  
gargeois**



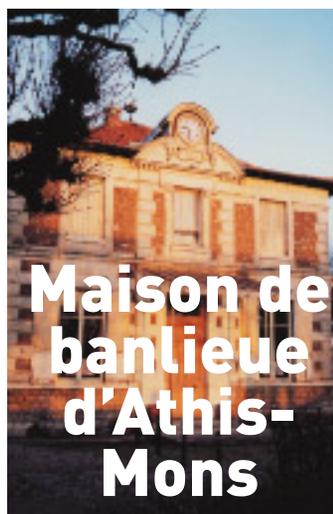
**Quand la  
fiction  
rejoint la  
réalité**



**Photos de classe**



**Mission Mémoires  
et Identités  
en Val de France**



**Maison de  
banlieue  
d'Athis-  
Mons**

# Mémoire de la Libération

Une exposition commémorant le 60<sup>e</sup> anniversaire de la libération de la ville, officiellement déclarée le 28 août 1944 à 11 h 30 du matin, sera inauguré le 18 septembre dans cadre des Journées du Patrimoine. Cette exposition sera installée à la Maison du Patrimoine et autres lieux de la Ville. Elle est réalisée en commun par l'association «Sarcelles et son histoire» et par le Service municipal des Archives. «Au programme, précise Gilbert Morin, président de Sarcelles et son histoire, la reconstitution sur panneaux, par le biais de cartes et de documents, de la progression des troupes du sous-groupe Massu qui dépendait du groupement Langlade, lui-même rattaché à la 2<sup>ème</sup> DB du général Leclerc.» Parmi les documents, les ordres de marche tenus au jour le jour par chaque bataillon ou compagnie et qui avaient pour but de relater heure par heure la vie des soldats et les faits de guerre. En introduction, des plans de situation montreront l'avancement des troupes depuis la Normandie jusqu'à l'Allemagne, avec des indications plus précises concernant la région de Sarcelles. Le service des Archives, lui, évoquera, par des écrits, la vie quotidienne de

l'époque, avec les tickets de rationnement, le nombre de blessés, de résistants, les sinistres causés par les bombardements.

Cette exposition s'inscrit dans l'action intergénérationnelle «Mémoires croisées» initiée par Annick Morin et Michel Waksberg, adjoints au maire de Sarcelles.

Ce travail de collecte de mémoires est réalisé par M. Prau, écrivain public et biographe. Il recueille, en présence de jeunes, les témoignages, les souvenirs d'anciens combattants ou non, appartenant aux nombreuses communautés qui demeurent actuellement à Sarcelles et qui ont vécu le temps de la Libération à Sarcelles, en France, dans d'autres pays ou sur d'autres continents comme l'Afrique ou l'Asie.

En collaboration avec les Maisons de quartier, les Centres sociaux, et le Service municipal de la jeunesse, M. Prau a organisé de nombreuses rencontres entre jeunes et anciens dans les Maisons de retraite et différentes structures municipales. Un document écrit sera réalisé pour chacun des témoignages à partir des notes prises par l'intervenant et des enregistrements seront réalisés par Radio Enghien, partenaire du projet, qui en diffusera quelques-uns sur ses ondes.

«Notre objectif avec Annick Morin, souligne Michel Waksberg, c'est de mieux faire connaître cette période à l'ensemble de nos concitoyens, notamment aux jeunes pour qu'ils se rendent compte de ce qu'ont enduré leurs aînés.»

**Jacqueline Meillon**

Exposition du 18 septembre au 31 mars 2005.  
Entrée libre.

Maison du Patrimoine, 1 rue des Piliers,  
95200 Sarcelles. Tél. : 01 34 19 59 28.  
E-mail : sarcelles.sonhistoire@wanadoo.fr



# Photos de classe

L'association « Arnouville et son passé » que préside Jean-Jacques Vidal organise une exposition sur la photographie de classe. Quelque six cents au total, prises dans les différentes écoles primaires de la ville. Les plus anciennes, de l'année scolaire 1921-1922, remontent à l'époque où il n'y avait qu'une seule école publique. Quarante-vingts ans plus tard, on compte dans la commune sept écoles dont quatre primaires et quatre maternelles.

« Lorsque l'association a été créée il y a une vingtaine d'années, nous ne possédions qu'une dizaine de ces photos, raconte Jean-Jacques Vidal. En 1988, nous en avons une cinquantaine et nous avons décidé d'organiser notre première exposition. La deuxième s'est déroulée en 1997, enrichie d'objets prêtés par le musée de l'Éducation de Saint-Ouen-l'Aumône. Nous avons l'intention de solliciter le musée une fois de plus pour l'exposition de cette année. »

La majorité des photos retrouvées datent des années 1944-1945, sans doute parce qu'avec la libération du pays tout le monde revivait enfin. « Nous en avons très peu d'avant guerre et pas beaucoup non plus de la période allant de 1965 à 1980, regrette le président de l'association. Tous ces instantanés nous ont été confiés par des particuliers mais souvent aussi par des enseignants qui avaient passé une trentaine d'années dans la même école et possédaient plusieurs photos de leurs classes. » Sur une des reproductions datant de 1932 prise à l'école de la Gare on voit une petite fille d'une dizaine d'années. Elle ne savait pas encore qu'elle allait devenir quelques années plus tard la grande comédienne Simone Valère, épouse de Jean Desailly.

L'exposition se composera de deux parties, la première comportant des photos d'enseignants réparties par époque, la seconde présentant des clichés d'élèves regroupés par école et par année. À côté, un panneau reproduira sur papier calque les silhouettes correspondantes, permet-



tant à ceux qui se reconnaissent ou qui reconnaissent quelqu'un d'inscrire le nom.

Mais Jean-Jacques Vidal ne veut pas s'arrêter là. Son nouveau pari : réunir sur une même photo le maximum d'anciens élèves, classe par classe, qu'ils soient présents physiquement ou par le biais de photomontage. La tâche ne sera pas facile et il faudra, bien sûr, compter avec... quelques années de plus.

J.M.

Les 12 et 13 décembre 2004 à l'Espace Aznavour d'Arnouville-lès-Gonesse, place du Général-de-Gaulle. Tél. : 01 34 45 97 20.

*Simone Valère est la 4<sup>e</sup> en partant de la gauche, rang du haut.*



# L'art équitable : Portraits gargeois



Image extraite de  
« Récits de quartier »,  
vidéo de Virginie Loisel.



Patchwork d'Elie Rojas.



Installation de  
Guillaume Ponsin.

L'École Municipale d'Arts Plastiques (EMAP) de Garges-lès-Gonesse compte environ 600 élèves issus de la commune mais aussi pour partie des autres villes de la Communauté d'Agglomération de Val de France. Ces élèves plasticiens se répartissent en divers ateliers de sculpture, peinture, compositions en tissus, poterie, histoire de l'art, etc.

Les six professeurs de l'EMAP, encadrés par leur souriante directrice, Claire Morère, poursuivent depuis plusieurs années un étonnant travail de terrain sur la mémoire collective et mettent en synergie les travaux de leurs élèves et ceux des acteurs du patrimoine, de l'urbanisme et de l'histoire locale. De ces rencontres sont nées différentes formes d'expression collective : marquage et décor de la cité par des fresques, prises de vue et exposition ou projection publique de photographies et films vidéo, installations artistiques en milieu urbain, édition de livres fruits de la rencontre entre Gargeois et artistes contemporains... « Une mise en lien des recueils de mémoire et d'identité, d'une part par le biais d'historiens et de sociologues, d'autre part, par le biais d'artistes et d'animateurs plasticiens, nous a semblé intéressante » nous dira Claire Morère.

L'exposition Portraits gargeois, qui s'est déroulée du 25 mai au 3 juin dernier au Centre Social plein Midi dans le quartier « Dame blanche », s'inscrivait totalement dans cette démarche. Nous étions dans une invitation au voyage, un parcours

révélation dans la mémoire vécue des habitants, un croisement de regards, d'échanges d'expériences pour mieux se connaître. Il est toujours nécessaire de donner la parole aux habitants, quelle que soit leur origine sociale, ethnique ou culturelle, de leur permettre de « parler sans être parlé par d'autres ». Ces autres, regardeurs de cités, journalistes loin de la réalité du quotidien de banlieue, hommes politiques et institutions qui ne savent pas toujours restituer dans leurs analyses ou leurs jugements, avec toute la justesse attendue, la richesse de la vie locale des familles.

Merci à Virginie Loisel pour ses portraits gargeois dans la vérité de leurs intérieurs HLM, pour ses instants témoignages cueillis en vidéo comme des cerises sur l'arbre du quartier. Merci à Claire Morère pour ses cahiers aux mots photographiques : bandes sonores où surgissent, parfois comme un cri, un instant de vie artistique, sociale, intime des élèves réguliers ou éphémères de l'EMAP. Merci à Elie Rojas pour ses patchworks « poly-mémoires » qui mettent en scène la souffrance de l'expatriation ou de l'immigration d'origine de certains habitants, la nostalgie de Gargeois de naissance, mais aussi souvent leur joie à tous de vivre aujourd'hui à Garges-lès-Gonesse. Merci enfin à Guillaume Ponsin dont les installations font mieux comprendre la mémoire intimiste et la culture de différentes communautés présentes en ville.

Par sa nature même, par son principe d'interactivité permanente entre plasticiens et visiteurs, entre exposants eux-mêmes, l'exposition Portraits gargeois fut un moment de vérité au service des hommes et des femmes de banlieue. Pourrions-nous dire un pas de plus vers un art équitable ?

P. Raimbault



Travaux d'élèves :  
une sélection par  
Claire Morère.

# Quand la fiction rejoint la réalité

Une expérience très intéressante est menée actuellement au collège Léon Blum de Villiers-le-Bel, un établissement classé en zone d'éducation prioritaire. « Le projet est né en 2002, raconte Alain Degenne, professeur de lettres modernes au collège. Je faisais lire à mes élèves de 3<sup>ème</sup> des romans sur la guerre de 14-18 lorsque l'idée m'est venue de leur faire rédiger des lettres de poilus avec des personnages inventés par eux. » Face à l'intérêt des élèves qui se prennent au jeu, Alain Degenne et son collègue Renaud Farella, professeur d'histoire géographie, décident de mettre au point un projet pédagogique sur trois ans, une œuvre de fiction en trois épisodes, écrits chaque fois par des classes de 3<sup>e</sup>, et relatant la vie d'une famille à travers trois moments forts de notre histoire : Verdun, la Seconde Guerre mondiale et la guerre d'Algérie.

Débutée l'an dernier, la trilogie a commencé par le journal de guerre de Louis Joubert, cheminot à Villiers-le-Bel et combattant à Verdun. Aidés par les deux enseignants dans leurs recherches, les collégiens ont rédigé à tour de rôle ce journal qui dure vingt-quatre semaines. Une belle réussite : on croirait vraiment lire des souvenirs de poilus ! Comme autrefois, le texte a été recopié au porte-plume par une des élèves, Christiana Ravor. En échec scolaire jusqu'ici, elle veut désormais être prof d'histoire. Relié en plusieurs exemplaires, cet ouvrage a été envoyé au secrétaire d'Etat chargé des anciens combattants ainsi qu'à Philippe Domange, président du Mémorial de Verdun.

Durant l'année scolaire 2003-2004, deux autres classes de 3<sup>e</sup> s'attaquent au troisième volet de la trilogie, la guerre d'Algérie, sous forme d'une correspondance entre deux amis durant l'année scolaire 1961-1962. Nicolas, petit-fils de Louis Joubert, suit ses parents à Oran (Algérie), où son père (le fils de Louis) a été muté

en tant que receveur des postes. Son ami, d'origine algérienne, vit avec ses parents à Villiers-le-Bel et se prénomme Djamel. Pour base de travail, un synopsis décidé collectivement : les références historiques et culturelles ont été fournies par les deux professeurs tandis que la vie quotidienne des deux familles a été mise en scène par les élèves qui se sont documentés auprès du recteur Boubakeur, de la FNACA (Fédération nationale des anciens combattants d'Algérie) et de Belkacem Smaïli, témoin de la manifestation à Paris du 17 octobre 1961. Quelques dessins représentant des lieux d'Oran ont été réalisés par les collégiens. Impressionnées par le résultat, les éditions de l'Harmattan ont édité 500 exemplaires de cet ouvrage intitulé *Lettres croisées* et l'ont mis en vente dès le 7 juin. Parmi les partenaires financiers, la Caisse d'Épargne, la Poste, la commune de Villiers-le-Bel et le Conseil général du Val-d'Oise. Dans les deux cas une exposition a été organisée au collège avec des objets de l'époque comme un masque à gaz pour rappeler Verdun, des disques des années 50-60 et des affiches représentant notamment la célèbre DS19 pour évoquer la guerre d'Algérie.

Cette année, on passera au deuxième acte de la trilogie : l'occupation de Villiers-le-Bel durant la Seconde Guerre mondiale. Et là, le personnage central sera le fils de Louis.

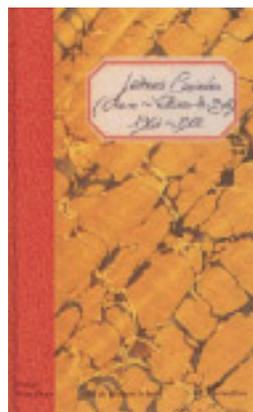
J. M.

*Lettres croisées* (Oran-Villiers-le-Bel, 1961-1962). L'Harmattan, 2004.

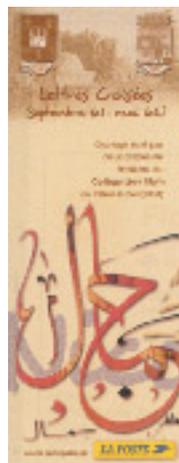
Tous documents, témoignages sur la période de l'occupation à Villiers-le-Bel sont les bienvenus. Tél. Collège Léon Blum, au 01 39 94 08 24 ou sur le site internet : [www.ecrire-20e-siecle.com](http://www.ecrire-20e-siecle.com)



Les deux professeurs M. Degenne (à gauche) et M. Farella (à droite) entourés de certains de leurs élèves ayant participé au projet : Lydie, Romain, Marina et Anissa.



Couverture de l'ouvrage.



# Création de la Mission Mémoires et Identités en Val de France



Sarcelles. Le parc Kennedy au cœur du grand ensemble.



La gare de Garges-Sarcelles créée en même temps que les grands ensembles.



Les Carreaux, premier grand ensemble construit à Villiers-le-Bel.

Edification à Garges d'une Maison de jeunes par l'Association Animation Dame Blanche.



La Mission Mémoires et Identités en Val de France – MMIV – a été créée il y a quelques mois par la Communauté d'Agglomération. L'ethnologue qui en a la charge, Catherine Roth, répond à nos questions.

## Patrimoine en Val de France : Quelle est l'origine de la MMIV ?

**Catherine Roth :** Dans les quatre villes composant Val de France, des personnes, des associations, des institutions mènent un travail de collecte de documents, de recherche historique et de valorisation du patrimoine contemporain. La Communauté d'Agglomération a souhaité soutenir cette dynamique, particulièrement importante dans les territoires de banlieue.

## PVF : Quel est le rôle du patrimoine dans ces villes ?

**C. R. :** D'abord témoigner qu'elles ont aussi une histoire, qui n'a ni commencé, ni fini avec la création des grands ensembles. Ensuite révéler la diversité des lieux et des pratiques, souvent occultée par les clichés sur la banlieue. Et aussi construire des interprétations partagées, tant par ceux qui habitent ces territoires, que par ceux qui y travaillent et ceux qui les appréhendent de l'extérieur.

## PVF : La notion de patrimoine s'est renouvelée ces dernières années en France...

**C. R. :** En effet. Le patrimoine inclut désormais tout ce qui fait sens pour une population, y compris les éléments d'un passé récent ou modeste, comme la mémoire des grands ensembles. D'autre part, il n'est plus seulement un bien à conserver, mais aussi une ressource à partager

avec des publics très divers, des habitants aux professionnels en passant par les scolaires et les associations.

## PVF : Les attentes sont sans doute différentes ?

**C. R. :** Oui, mais des convergences existent. Ce sont par exemple les ressources documentaires – textes, photographies, films... –, qui peuvent nourrir de multiples projets, de l'opération de requalification urbaine à l'action intergénérationnelle, en passant par le travail pédagogique ou la pratique d'un loisir.

## PVF : Quels sont les axes de travail de la MMIV ?

**C. R. :** Ils sont très classiques : conservation, recherche et diffusion. Ce qui l'est moins, c'est l'animation d'ateliers d'histoire ou d'ethnologie, permettant à des amateurs de s'initier à la recherche. Chacun peut apprendre à regarder et à analyser. Le travail mené au collège de Sarcelles en témoigne.

## PVF : D'autres ateliers sont programmés ?

**C. R. :** Une action est en cours avec le Conseil des Sages et les Archives municipales de Villiers-le-Bel pour étudier l'histoire des premiers habitants du grand ensemble des Carreaux. A Garges-lès-Gonesse, la MMIV s'est associée au Centre de Ressources des Associations et aux Archives municipales pour mettre sur pied un atelier d'histoire associative.

## PVF : Et dans un avenir plus lointain ?

**C. R. :** Il est difficile d'atteindre des objectifs ambitieux sans structurer les initiatives sur le long terme. C'est pourquoi il serait nécessaire de pérenniser cette mission par la création d'un centre d'interprétation, permettant d'archiver, d'interroger et d'exposer le territoire.

# L'Invité :

## la Maison de Banlieue et de l'Architecture d'Athis-Mons

François Petit est directeur de la Maison de Banlieue et de l'Architecture d'Athis-Mons, dans l'Essonne.

### Patrimoine en Val de France. Comment est née l'idée de créer cette Maison ?

**François Petit :** La Maison de Banlieue et de l'Architecture est une association créée en 2001. Au départ, deux structures travaillaient dans la même direction. Le centre culturel d'Athis-Mons sur la mémoire des lieux et le service Urbanisme de la commune sur l'architecture. Nous avons décidé de jumeler nos travaux et, ensemble, nous avons mis sur pied cette Maison. Rapidement le département puis la communauté de communes « Les Portes de l'Essonne » qui comprend Athis-Mons, Juvisy et Paray-Vieille-Poste nous ont soutenus. Aujourd'hui l'association compte 250 adhérents, et son action s'étend aux trois villes de la communauté.

### P. V. F. : Quel est son objectif ?

**F. P. :** Nous voulons sensibiliser tous les publics à leur territoire, à sa fabrication et à son évolution, du village à la ville. Nous voulons leur démontrer que l'endroit où ils habitent possède une histoire riche qui n'a rien à voir avec la mauvaise image faussement attribuée à la banlieue. Nous voulons redonner à la population toute sa fierté de vivre ici.

### P. V. F.- Quelles sont les actions engagées par l'association ?

**F. P. :** Nous avons deux types d'actions, la première à destination des scolaires, la seconde à destination de tous les publics. Dans le premier cas, nous intervenons auprès des élèves pour leur raconter l'histoire de leur ville avec, par exemple, l'ar-

rivée du chemin de fer en 1841, la création d'usines en bordure de Seine, l'utilisation des cours d'eau, les nouveaux métiers. Nous leur expliquons que ce sont tous ces éléments qui sont à l'origine de l'expansion des communes : Athis-Mons est ainsi passée de 1200 habitants en 1900 à 10 000 trente-cinq ans plus tard, et Paray-Vieille-Poste de 80 habitants en 1920 à 2000 dix ans plus tard. Pour le public, nous organisons des expositions itinérantes, chacune accompagnée d'un Cahier portant sur le sujet et édité par l'association.

### P. V. F.- Quels sont les thèmes de ces expositions ?

**F. P. :** Actuellement nous avons une exposition sur les cimetières que nous avons appelée « Quand on est mort, c'est pour la vie ». Elle durera jusqu'au 31 octobre. On aborde le cimetière sous toutes ses formes, sa place dans la ville ou à côté, l'architecture et la symbolique funéraire, les relations des vivants avec leurs morts, les tombes des personnalités. Parmi les autres thèmes déjà abordés : « L'Homme de la Meulière » qui est le matériau le plus utilisé en Essonne, « Mémoires et projets du pavillonnaire », « Les Castors dans les années 1950 ». Des animations sont prévues autour de chaque exposition comme des conférences, des spectacles, des visites de sites. Pour donner un ordre de grandeur, nous avons touché l'an dernier, tous publics confondus, 2800 personnes. Nous espérons faire mieux cette année.

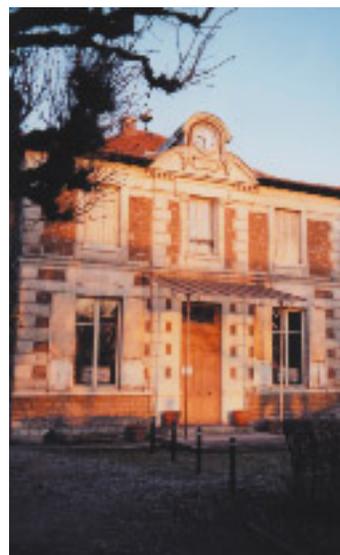
Propos recueillis  
par Jacqueline Meillon

La Maison de Banlieue et de l'Architecture est ouverte les mercredi et samedi de 14 h à 18 h. Adhésion : 5 euros pour les particuliers, 15 euros pour les personnes morales. Tél. : 01 69 38 07 85.

Site internet : [www.maisondebanlieue.asso.fr](http://www.maisondebanlieue.asso.fr)



François Petit.



La Maison de Banlieue et de l'Architecture.



# En bref

## Les collégiens de Sarcelles et leur histoire

Le travail sur l'histoire de Sarcelles par des élèves du collège Evariste Galois a été lancé en 2002-2003 à partir d'une question : comment faire sortir les élèves du collège et de leur quartier ? En feuilletant l'ouvrage d'Etienne Quentin sur Sarcelles au début du siècle, Mme Lacomme, professeur à la SEGPA, a eu l'idée avec un de ses collègues, M. Sorroche, professeur de technologie informatique, de s'appuyer sur le patrimoine local et transmettre à leurs élèves une idée essentielle : Sarcelles a une histoire.

Une matinée par semaine a pu être consacrée à ce travail : visite et photographie de sites patrimoniaux de la commune, recherches documentaires, restauration de vieux outils...

L'exposition au collège fin 2003 a été jugée très valorisante et les parents des élèves ont positivement répondu à l'invitation au vernissage de l'exposition. L'accueil de l'exposition à la Maison du Patrimoine de Sarcelles du 7 février au 30 avril 2004, a permis de montrer ce travail à un public plus large.

## Souvenirs d'Arménie

Officiellement reconnu par la France en janvier 2001, le génocide arménien est à l'origine de l'importante communauté arménienne d'Ile-de-France. A Arnouville, elle représente au moins 10 % de la population. Il était donc naturel pour la municipalité d'élever une stèle au souvenir de ce premier génocide du <sup>xx</sup>e siècle qui fit plus d'un million et demi de morts. Elle fut inaugurée le 27 avril dernier. Réalisée par le sculpteur

Hratch Karapetian, elle a été placée au croisement des rues Saint-Just et Jean-Jaurès, quartier où habitent de nombreux Arméniens.

Ce n'est pas la première : Sarcelles avait inauguré la sienne le 29 novembre 2003 au sein du complexe sportif Nelson Mandela.

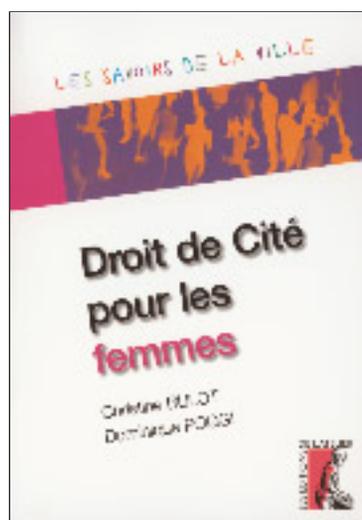
## Fouilles archéologiques

A Villiers-le-Bel, une opération de fouilles archéologiques est prévue cet automne à l'emplacement de futurs logements. Elle fait suite à un premier diagnostic de fouilles préventives menées par François Gentili de l'Institut National de recherches archéologiques préventives (INRAP). Quelques vestiges d'époque gauloise attestent de l'occupation ancienne du territoire, mais la principale découverte est celle d'un habitat dense d'époque carolingienne (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles) qui devrait nous en apprendre plus sur l'origine du village (*villare* en 832).

Face à cette époque lointaine, des découvertes d'un passé plus récent ont eu lieu à Sarcelles : des fours de briquetiers des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ont été dégagés. Croisés avec les cadastres napoléoniens et les textes, les résultats des fouilles ont permis d'apporter des éclaircissements sur ces fours qui ont marqué la vie industrielle de Sarcelles.

## Droit de cité pour les femmes

Résultat d'une longue enquête auprès des femmes des « cités » de Sarcelles, Villiers-le-Bel, Garges-lès-Gonesse et Gonesse, ce livre



donne la parole à ces personnes souvent opprimées socialement, familialement, religieusement ou professionnellement. Nombreuses sont celles qui veulent devenir actrices à part entière de leur vie et de leur environnement. *Droit de cité pour les femmes* renferme des témoignages intelligents et émouvants, mais aussi des propositions pour remédier au problème des femmes de « banlieues ». Nul doute que leur énergie, leur créativité souvent étouffées permettraient une renaissance de ces quartiers dits « sensibles ».

*Droit de cité pour les femmes*, de Christine Bulot et Dominique Poggi. Les Editions de l'Atelier, 2004. 18 €.

## Art floral à Arnouville

Dans le cadre des Journées du Patrimoine le château d'Arnouville accueillera le dimanche 19 septembre de 10 h à 17 h, une exposition d'Ikebana (art floral japonais) réalisée par les élèves de l'atelier d'art floral de l'EMAP de Garges-lès-Gonesse et Monique Petit. L'Institut mettra à disposition des exposants de nombreux végétaux cultivés par les élèves de cette école.

## «Mirage dangereux» à Garges-lès-Gonesse

Un groupe de neuf comédiens amateurs, issus du quartier de la Muette à Garges-lès-Gonesse, a été encadré par un professionnel, Fabrice Macaux pour réaliser une mise en scène à partir de leur histoire. Celui-ci s'est appuyé sur leurs récits de vie, leurs personnalités, pour proposer un spectacle sur le thème de l'argent, intitulé *Mirage dangereux* et joué au Centre social Dulcie-September en avril 2004. Un des objectifs de cette «parole engagée», selon la formulation de F. Macaux, était de susciter des échanges entre des populations qui se croisent en s'ignorant alors qu'elles habitent les mêmes lieux et construisent une histoire commune.

## La mémoire des Carreaux à Villiers-le-Bel

Des veillées-mémoires sont organisées depuis plusieurs années par la ville de Villiers-le-Bel, afin que les plus âgés puissent transmettre l'histoire locale aux plus jeunes. Celle qui a eu lieu le 28 avril 2004 à la Maison de quartier des Carreaux a abordé pour la première fois le thème des grands ensembles. Elle s'est en effet organisée dans la continuité de l'atelier d'histoire mené par le Conseil des Sages de Villiers-le-Bel en partenariat avec la Mission Mémoires et Identités en Val de France. Recherche aux Archives municipales et enquête orale ont été programmées pour étudier l'histoire des habitants des Carreaux, le premier des grands ensembles construits dans la ville. Lors de la veillée, les habitants ont découvert les premiers résultats du travail des Sages. En échange, ils ont fourni témoignages et anecdotes, de quoi nourrir ce beau projet d'histoire sociale.

## Un centre socio-culturel assyro-chaldéen

Non plus à l'échelle d'un quartier, mais à celle de la France, se mesure l'histoire du centre socio-culturel assyro-chaldéen dont la première pierre a été posée en mai. Cette construction vient en complément de l'église, d'inspiration babylonienne, de la communauté assyro-chaldéenne, bâtie à Sarcelles. Originaire de régions partagées actuellement entre la Turquie et l'Irak, la communauté reste très attachée à ses racines religieuses et culturelles, dont le maintien de la langue araméenne qu'elle veut préserver car c'était la langue du Christ, mais qu'elle est désormais la seule à parler.

Il faut rappeler que sur les 16 000 personnes estimées au plan national, la moitié vit dans l'est du Val-d'Oise. L'Association des Assyro-Chaldéens de France entend offrir, à l'issue des travaux, une salle de 700 places, un restaurant associatif, des chambres destinées à des étudiants et différentes salles d'exposition dans un bâtiment d'environ 2000 m<sup>2</sup> qui devrait être inauguré en 2005.

## «Espèce de race»

Conçue en 2003 à l'occasion de la semaine contre le racisme, l'exposition «Espèce de race», du collectif Fusion si attentif à valoriser ce qui rapproche les hommes, a de nouveau été présentée en 2004 au collège Martin Luther King de Villiers-le-Bel. En vingt cadres composés à partir de photographies confiées par des habitants de Villiers-le-Bel, Sarcelles ou Gonesse, elle permet de décrypter, et donc de comprendre, comment s'est élaboré au cours de la période coloniale «un regard sur l'autre» qui continue d'orienter les comportements dans nos

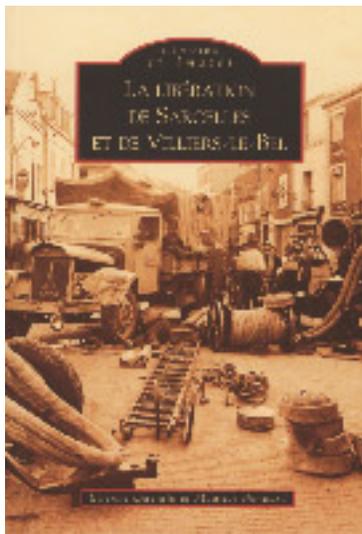
villes. Les discours et les théories du racisme et de la xénophobie sont ainsi mis à nu. Une belle leçon d'humanité. Collectif fusion : 01 39 87 31 53. E-mail : collectif.fusion@free.fr

## Août 1944

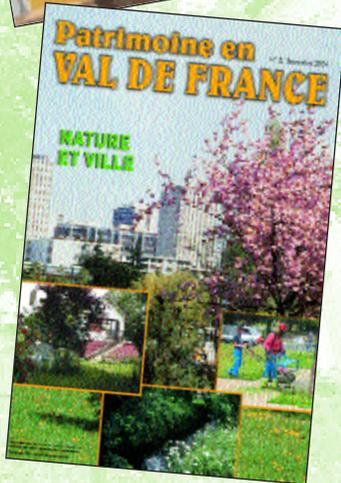
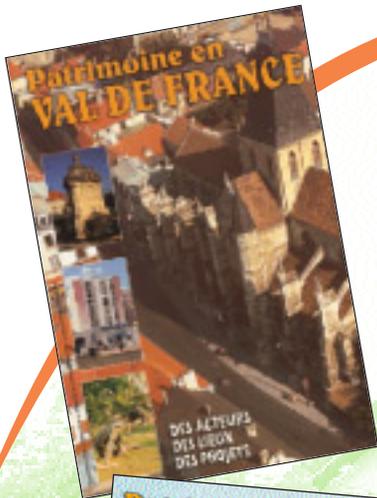
Cette exposition évoque, à travers la présentation de plus d'une trentaine de photographies agrandies, le mois d'août 1944 à Villiers-le-Bel, depuis l'accident des pompiers le 2 août, jusqu'à la libération de l'ensemble de la commune le 30 août. L'exposition rappelle aussi qu'aux élections municipales de 1945, trois femmes furent élues dont Suzanne Morel, décédée l'an dernier. Elle s'achève sur une évocation des hommages rendus aux disparus, fusillés et déportés parmi lesquels Alexis Varagne, conseiller municipal et conseiller général.

Réalisée par Maurice Bonnard, maire-adjoint, l'exposition se tient jusqu'au 7 mai 2005, dans la salle du Conseil et peut être vue aux heures d'ouverture de la mairie.

Maurice Bonnard est aussi co-auteur, avec Etienne Quentin, de l'ouvrage sur ce thème, *La Libération de Sarcelles et de Villiers-le-Bel*, publié par les éditions Alan Sutton en avril 2004.



# BULLETIN D'ABONNEMENT



**P**our se tenir informé de l'actualité du patrimoine et de la mémoire dans les quatre villes et à la Communauté d'Agglomération, vous pouvez consulter la rubrique Mission Mémoires et Identités en Val de France sur le site Internet : [www.agglo-valdefrance.fr/mission\\_vdf.asp](http://www.agglo-valdefrance.fr/mission_vdf.asp)

Si vous avez des informations intéressant la Mission Mémoires et Identités en Val de France, nous vous remercions par avance d'envoyer un mail à [info@agglo-valdefrance.fr](mailto:info@agglo-valdefrance.fr)



Pour recevoir la revue Patrimoine en Val de France, il suffit d'envoyer un mail à l'adresse [info@agglo-valdefrance.fr](mailto:info@agglo-valdefrance.fr) ou de renvoyer ce coupon-réponse :

**PATRIMOINE EN VAL DE FRANCE**  
Direction Culture, Sport et NTIC  
Communauté d'agglomération Val de France  
1, Boulevard Carnot 95400 Villiers-le-Bel

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal .....

Ville .....

E-mail .....





**Patrimoine en Val de France**  
**Communauté d'agglomération,**  
**1, Bd Carnot 95400 Villiers-le-Bel**  
**Tél. : 01 34 04 17 70**  
<http://www.agglo-valdefrance.fr>